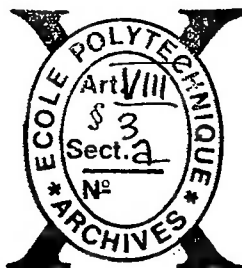


JUIN 1943 – OCTOBRE 1945

« LES GRANDES VACANCES »

(Suite et Fin).



André DAUBOS

S O M M A I R E

		Page
I - L'ALGERIE	15 juin 43 - 16 avril 44	I
2 - LA CORSE	16 avril - 16 août 44	15
3 - TOULON	17 août - 5 septembre 44	19
4 - LE DOUBS	5 septembre - 20 novembre 44	29
5 - L'ALSACE	20 novembre - 20 janvier 45	36
6 - LA FIN	20 janvier - 17 mars 45	45
7 - LE RETOUR	18 mars - 30 octobre 45	58

A N N E X E S

I - La CCI	71
II - Lettres de mes gars	78
III - La fin de la CCI	79
IV - L'amputation	82
V - Bibliographie	85
VI - Rappel chronologique	87

L'ALGERIE

(15 juin 1943 - 16 avril 1944)

Après avoir vu partir les "gaullistes" vers l'Angleterre et mes autres camarades vers Cherchell, je reste quelques jours à Casablanca, occupé à diverses formalités. Je touche un peu d'argent, un équipement assez réduit et j'étrenne mes galons de sous-lieutenant.

Je cherche à avoir des précisions sur la disparition de mon cousin Raymond DAUBOS, à bord du sous-marin l'ARGONAUTE, coulé au large d'Oran le 8 novembre 42, au cours des stupides combats contre les Alliés. Je me heurte à un black-out complet.

Le Capitaine DEBAY (X3I) que j'ai connu à Barcelone, m'a demandé si je voulais aller avec lui. Il doit prendre le commandement d'une Compagnie Canons d'Infanterie (C.C.I) Pourquoi pas ? Bien que je ne sache pas de quoi il s'agit.

Je suis affecté à un centre à MOSTAGANEM, que je dois rejoindre après une permission de "fin de campagne" de 15 jours. Je vais la passer chez ma Tante Berthe qui habite une maison forestière près de Guettara, au sud de Saïda. Henri fait prisonnier en mai 40, avait réussi à être libéré sanitaire en simulant une forte sciatique. Devenu garde-forestier, il avait été nommé en Algérie et était parti au printemps 41.

Pour gagner Oran, j'essaye de trouver une place dans un avion américain, mais comme les Américains ont priorité, mon départ est reporté plusieurs fois. De guerre lasse, le 19 mai, je prends le train pour un voyage interminable (36 h pour 1200 km).

A la maison forestière, je retrouve Berthe, Henri, Monique

Les nouvelles de France que je leur apporte ne sont guère plus fraîches que celles qu'ils ont reçues à la mi-novembre.

Je passe mon temps à faire du cheval dans les bois aux alentours. J'ai vu là un phénomène curieux : une nuée, non pas de sauterelles, mais de perce-oreilles. Je n'aurais jamais cru que ces bestioles puissent voler. Elles entraient dans la maison par le moindre interstice ; il y en avait partout ; des grappes aux angles des plafonds, dans les lits. Cela a duré une demi-journée.

° 0 °

Au bout de 15 jours, je me rends à Mostaganem et suis affecté à la CCI du 6ème RTS (Régiment de Tirailleurs Sénégalais), stationnée à Georges Clémenceau. Le régiment en formation devait être bâti sur le modèle américain et comprendre une compagnie équipée de six canons de 105.

Peu de temps après, les sous-lieutenants et sous-officiers sont envoyés en stage dans les CCI de régiments américains au repos après la libération de la Tunisie, au sud de Sidi Bel Abbes, plus loin que Bedeau. Nous campons dans les pins et les écoles à feu (les tirs) se font encore plus au sud, dans la zone pré-désertique couverte d'alfa. J'y resterai plus d'un mois et découvrirai l'armée américaine et les Américains.

La nourriture est abondante et variée, riche en sucres. En défilant devant les cuistots qui servent à la demande, il faut faire attention à ne pas recevoir le riz au lait sur l'omelette et la confiture sur le bacon.

Ce qui est de luxe, ce sont les latrines : au-dessus de la fosse habituelle, des sièges en bois avec couvercle, sous un abri en moustiquaire ; un homme de corvée tue les mouches avec une tapette. Comme ces latrines sont à huit ou dix places et que les Américains sont vêtus d'une combinaison, on y trouve des hommes tous nus, assis côte à côte : c'est là qu'on fait connaissance, qu'on se montre la photo des enfants ou de la pépée. C'est là que j'ai appris le mot "pin up", que les Français à l'esprit mal tourné traduisent comme vous pensez.

Contrairement à une idée reçue, les Américains ne sont pas tous coulés dans le même moule et, au contraire j'ai été frappé par les différences de comportement d'une CCI à l'autre. Dans la première, les officiers toujours vêtus du battle-dress (tenue de combat en coton gris bleu) vivaient comme leurs hommes, allant aux distributions avec leurs gamelles. Dans l'autre, dont le capitaine sortait de WEST POINT, (leur St Cyr), les officiers s'habillaient en tenue de sortie pour dîner, et se faisaient servir à table. Ils disposaient même d'une latrine particulière. Comme elle n'était pas entourée de moustiquaire et qu'en plus elle était placée sur une petite bosse, quand on voyait de loin un homme assis tout nu, on savait que c'était un officier.

Tous les soirs, cinéma en plein air ; étant donné le niveau de mes connaissances en anglais, les films auraient pu être chinois. En fin de semaine, des camions emmènent les permissionnaires à Sidi Bel Abbes ; les officiers préfèrent aller jusqu'à Oran pour retrouver leurs "nurses" importées des USA. J'ai pu aller une fois à Sidi Bel Abbes. Je n'en conserve aucun souvenir, sinon vaguement celui du mess de la Légion, où je me suis laissé avoir par le rosé d'Algérie : au retour dans le camion, j'ai été malade ... malade ... pendant qu'un américain, qui ne parlait pas français, voulait à toute force discuter en latin.

Ces CCI étaient équipées de canons IO5, montés sur châssis de char Sherman. L'Etat Major américain n'ayant eu, au début, que des idées rudimentaires sur l'art de faire la guerre, elles avaient été entraînées pour pratiquer le tir direct, c'est-à-dire, tirer sur des objectifs que l'on voit depuis les pièces, comme le fait un char. Mais si on voit, on est vu et face à l'artillerie de Rommel en Tunisie, elles s'étaient faites descendre comme des mouches par du DDT. (x)

(x) Dans le même ordre d'idées, voici une anecdote qui m'a été donnée comme rigoureusement authentique : en Tunisie, dans les premières semaines qui suivirent le débarquement en AFN, le front fut tenu uniquement par des troupes françaises mal équipées. Un beau jour, quelque part, on vit arriver une vingtaine de gars, des Texans sûrement, à cause de leurs grands chapeaux, qui demandent : "Where is the target" ? (Où est l'objectif ?) Un peu étonnés les Français leur montrent l'avant. "Come on boys" (Allons y les gars) et les voilà partis, un gros pistolet à la main. Les Allemands furent longs à réagir, étonnés qu'ils devaient être eux aussi. Il ne revint aucun de ces cow boys.

Aussi il avait été décidé de leur apprendre le métier d'artilleur et le tir indirect, c'est-à-dire à tirer sans que les canons voient l'objectif ; et nous les français, nous suivions les mêmes cours. C'est là que j'ai pu apprécier le pragmatisme américain.

Les CCI étant destinés à tirer à faible distance sur des cibles proches de l'observateur, il n'était pas nécessaire d'apprendre des méthodes de réglage sophistiquées comme celles que l'on m'avait enseignées à Poitiers. Ce pragmatisme, cet art de simplifier les problèmes était malgré tout exagéré.

L'observatoire, les canons et l'objectif forment un triangle. Imaginez que vous êtes sur un terrain plat ; vous voyez l'explosion de l'obus, mais vous ne pouvez pas savoir si la direction du tir (le plan de tir) se place à droite ou à gauche de l'objectif par rapport au canon. Par tâtonnements, vous modifiez la distance du tir (la portée) jusqu'à avoir un coup qui tombe dans l'alignement objectif-observatoire. Si par exemple, les canons sont à droite de vous et que ce dernier coup tombe entre vous et l'objectif, vous savez que le plan de tir est situé à gauche. Vous modifiez la direction de façon à faire tomber un coup de l'autre côté de l'objectif. Ayant encadré le but, vous vous rapprochez petit à petit.

Lorsque l'observateur se trouve près du but (et ce ne sera en général pas le cas de ceux d'une CCI), il lui est plus facile d'apprécier en même temps les écarts en direction et en portée. De très près, on arrive, avec un peu d'expérience, à poser ses coups sur le terrain comme avec la main.

La méthode de tir enseignée aux officiers des CCI américaine consistait à estimer les écarts en mètres qui étaient transformés en éléments de tir par un adjoint. Mais, si pour les premiers coups, vous changez à la fois la direction et la portée, vous ne savez pas bien où vous en êtes. Il vaut bien mieux ne changer au début qu'un seul élément par coup. En reportant sur un croquis les explosions autour du but, vous obtenez un quadrillage du terrain en portée et en direction. Cela vous permet ensuite d'aller plus vite.

C'est cela que j'ai fait tout bêtement avec mes Américains et en combinant les méthodes françaises et américaines je réussis à mon premier tir un réglage qui me valut les félicitations de l'instructeur . Cet instructeur commandant d'artillerie avait des notions de topographie plutôt sommaires : il ne savait pas qu'il y a une différence entre le nord de la carte et le nord de la boussole ; à la fin de la séance, je le prends à part, pour lui dire qu'il avait fait une confusion.

"Croyez-vous ?" et le lendemain : "J'ai consulté mes livres, vous avez raison".

Ce n'était pas tellement grave, le premier coup ne tombe jamais sur l'objectif, alors un peu plus loin, ou un peu plus près, cela n'a pas beaucoup d'importance, mais pour un artilleur !!!!!

Bien entendu, tout ce que je dis des réglages et des tirs n'est plus valable aujourd'hui avec les moyens de repérage radar ou autres.

Un autre exemple de ce pragmatisme américain m'a été donné par Jean Audibert. Pour équiper les nombreux navires de transport (les Liberty ships) construits en série et destinés aux convois dans l'Atlantique, il fallut former un grand nombre d'officiers ; choisis sur tests, ils recevaient une formation ultra rapide, limitée au strict minimum : pour suivre la file, il ne faut pas être très calé : seul le capitaine savait faire le point, et encore ! Lorsque les convois défilaient le long des côtes anglaises, les navires devaient se dérouter au fur et à mesure que le convoi passait devant le port qui leur était assigné : mais c'était les escorteurs qui devaient leur dire quand ils devaient tourner : ils ne savaient pas où ils étaient.

A la fin du stage, je rejoins Georges Clémenceau. Jusqu'à notre départ pour la Corse, en Avril 44, nous resterons dans la région de Mostaganem (Sirat, Bouguirat, Blad Touaria) ou plus près d'Orléanville (Ouled Meziane, Bou Anifia).

Dans la CCI, les cadres, officiers et sous-officiers sont soit artilleurs, soit fantassins. Bien qu'il s'agisse de canons, donc d'artillerie, ce mélange se révélera profitable à la mission de la CCI, qui était d'être immédiatement au contact de l'infanterie.

Ces cadres sont tous d'active, sauf moi. J'ai préféré rester réserviste : on ne sait jamais ce qui peut se passer. Si après la guerre je veux être officier, ma sortie de l'X me le permettra. Dans le cas contraire, je risquerais d'être coincé..

Tous les postes "techniques" (chauffeurs, radio, pointeurs etc ...) sont occupés par des blancs ; les noirs sont en fait des manoeuvres. Les blancs sont en majorité des Pieds-Noirs, engagés pour la durée de la guerre.

Quant aux "Sénégalais", ils viennent d'un peu partout de l'AOF (Sénégal, Guinée, Mali, Côte d'Ivoire ...) et le mélange des ethnies n'est pas sans poser des problèmes. Ils vivent leur vie en marge. Les castes continuent à exister : j'apprendrais un jour que certains prélèvent une dîme sur les autres. En général dévoués à leur chef, il y a comme partout ailleurs des types peu fiables ; mon premier ordonnance fut menteur et voleur ; par contre le second, Veli Pivi, un guinéen, que je garderai jusqu'à son départ, me soignera comme une mère : lorsque nous coucherons sous la tente, j'aurai toujours l'entrée de la mienne garnie de sable ou de pierres plates. Cantonnés à des tâches manuelles, il n'est pas sûr que certains, du moins, n'auraient pu tenir des postes plus évolués. Témoin, cet adjudant indigène qui à Toulon prit en main les transmissions de sa compagnie, après que tous les spécialistes aient été mis hors de combat. Génétiquement peu armés contre le froid, il nous est arrivé d'avoir des pieds gelés un jour de neige, au cours d'une simple marche sur route.

A côté de la hiérarchie normale, il existe une hiérarchie parallèle, (allant d'un sous-officier noir par compagnie à un lieutenant au niveau du régiment) chargée uniquement de régler les problèmes de relations entre les noirs eux mêmes ou parfois avec les européens, faisant office d'interprète dans les cas compliqués.

Un aspirant plutôt minable reçoit un jour un coup de canif d'un noir. C'est une affaire grave, qui peut aller jusqu'à la condamnation à mort. Je suis désigné comme officier de police judiciaire, c'est à dire, juge d'instruction, avec Giordani, mon adjudant, comme greffier et le sous-officier "indigène" comme interprète.

Au cours de l'interrogatoire, le gars me dit : " Je voulais le tuer". Nous nous sommes regardés sans rien dire et cela n'a pas été noté dans le procès verbal. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Peut-être lui avons nous sauvé la vie.

Le personnel sous-officier et soldat est resté assez stable jusqu'à la fin (mis à part le départ des Sénégalais). Par contre, l'effectif officier a beaucoup varié en noms et en nombre : de juin 43 à la fin de la guerre; la CCI en verra défiler près d'une quinzaine (dont 7 éliminés sur blessures) - DEBAY, BENEST, DE MAUPEOU, SELMERSHEIM, DUBOST, ALBRIEUX, FRIEDLAND

Des gens de ma section, il ne me reste que quelques noms : GIORDANI, Corse d'Evisa, mon adjudant : LE PESQUER, breton, chef de pièce (l'autre chef de pièce avait la particularité d'être Monégasque). MOUCHE, un pointeur de St Cyprien à côté de Palau, MORANA, mon chauffeur, mélange de maltais, d'arabe et de pied-noir, MAURIN, mon observateur, MARIANI un de mes deux téléphonistes, Bônois comme mon radio.

Ce qui précède est une anticipation, car lorsque j'arrive à George Clémenceau, la compagnie n'est qu'un ramassis de gars mal habillés, sans aucun matériel, sinon deux vieux canons de 75 qui ont fait la guerre de 14.

L'équipement américain tarde à arriver. Nous tuons le temps avec des marches, de la manoeuvre à pied et de la formation sur les vieux 75. Le moral du régiment n'est pas bon. Des gens désertent pour rejoindre les FFL (Forces Françaises Libres) de Leclerc en Tunisie. Le général Blaizot commandant de la 9ème DIC se sent obligé de faire quelque chose, de peur de se retrouver sans son encadrement. Il fait une tournée des régiments, et je l'entends dire : "Je vous donne ma parole d'honneur que l'équipement va arriver incessamment et que, avant la fin de l'année la 9ème DIC sera engagée quelque part".

Le salaud !!! Moins d'un mois après, il partait à NEW DELHI prendre la tête d'un petit état-major chargé de préparer la reconquête de l'Indochine, en nous laissant tomber.

Finalement, il n'a rien préparé du tout, car les Anglais ont tout fait pour empêcher les Français de revenir en Indochine. (En 1945, j'ai été invité par MAIRE du Service des Poudres, marié à une fille de Blaizot. J'ai dit à cette dernière ce que je pensais de son père : je n'ai plus été invité !).

° 0 °

... d'ailleurs, dans le cas où l'on se trouve en présence de
 ... les militaires, ... quelquefois
 ... dans une ville avec un grand nombre de soldats et que l'on se
 ... dans une ville avec un grand nombre de soldats et que l'on se

... d'ailleurs, dans le cas où l'on se trouve en présence de
 ... les militaires, ... quelquefois
 ... dans une ville avec un grand nombre de soldats et que l'on se
 ... dans une ville avec un grand nombre de soldats et que l'on se

... d'ailleurs, dans le cas où l'on se trouve en présence de
 ... les militaires, ... quelquefois
 ... dans une ville avec un grand nombre de soldats et que l'on se
 ... dans une ville avec un grand nombre de soldats et que l'on se

... d'ailleurs, dans le cas où l'on se trouve en présence de

Nous n'avons pratiquement aucun contact avec les arabes ; j'aurais aimé pourtant rencontrer des "évolués".

Il en est de même avec les Pieds Noirs, sauf peut être à Sirat où nous resterons d'août à la mi-janvier ; et encore ces contacts se limitent aux filles.

La vie en popote n'est guère enrichissante. J'ai eu la déveine de tomber sur des gens qui ne jouaient pas au bridge ni à aucun autre jeu de cartes. Peu de sujets de conversation, le plaisir des chansons de corps de garde est vite épuisé. Le seul centre d'intérêt ce sont les femmes.

Je n'ai jamais compris comment peut on être aussi grossier et méprisant. Je n'ai pas été le seul à être choqué par l'attitude des militaires : voici ce qu'a écrit Jean en juillet 43 :

"Quoi de plus odieux que les conversations des hommes entre eux ; aucun respect, aucune retenue. Rien qu'une chose : baiser. Des expressions adéquates deviennent courantes : telle fille "Est-ce qu'elle couche ? Est-ce qu'elle baise ? c'est mieux. C'est là qu'un tel "a fait une fille". "Tiens, celle la, je la baiserais bien" ... etc ... Réunissons cinq ou six officiers ; que disent-ils entre eux au bout de cinq minutes ? Ils parleront "capote" "couchage " et tout et tout. Essayez d'élever un peu la conversation, de considérer la femme comme autre chose qu'un trou et deux nichons, vous passerez pour un con."

J'ai découvert d'ailleurs, plus en Corse qu'en Algérie, l'importance de la prostitution pour les militaires. Lorsque pour une affaire quelconque j'allais dans une ville avec quelques uns de mes hommes et que je leur donnais une demi heure de liberté, que croyez-vous qu'ils faisaient ? Ils allaient au bordel. Il était courant que les officiers d'une compagnie organisent une sortie collective; commentant au retour les exploits de chacun. Je restais de permanence et j'ai dû passer pour un pédé.

Pour les troupes cantonnées loin des villes et surtout pour les unités indigènes, noires ou arabes, il existait le BMC (lire : Bordel Militaire de Campagne) comprenant une dizaine de femmes (des arabes) et un personnel médical, qui faisait des tournées avec son matériel (tentes, lits ...) comme un cirque.

Personnel médical, car dans un temps où pénicilline et autres antibiotiques n'existaient pas, la diffusion des maladies vénériennes était une préoccupation majeure. On ne savait les soigner qu'avec des piqûres de dérivés arsenicaux, traitement long et peu efficace.

Il y avait des contrôles médicaux périodiques qui prenaient des formes un peu étonnantes. J'ai assisté à une "visite collective" : les Sénégalais entrant à la file dans notre salle à manger et un infirmier leur examinant le sexe en détail, le retournant dans tous les sens.

Les noirs étaient sains. D'ailleurs si le noir a une odeur particulière disent les blancs, il est naturellement propre. Il n'est jamais plus heureux qu'au bord d'une rivière, où il peut se laver et se baigner à volonté.

° 0 °

C'est probablement en septembre que l'équipement américain commence à arriver, l'habillement d'abord, le matériel ensuite. (Voir en annexe I des détails sur la composition de la CCI, l'armement, le matériel ...). Et c'est l'entraînement. Aux canons : mises en batterie, pointage et autres manoeuvres jusqu'à ce que les gestes soient devenus automatiques. Maniement des armes légères : démontages, remontages jusqu'à être capable de le faire les yeux bandés (pour intéresser les hommes, des concours de vitesse sont organisés). Entraînement des chauffeurs : entretien des véhicules, conduite tout-terrain dans le sable (la conduite y est presque la même que dans la boue ou la neige : pas de coups de volants trop brusques, pas d'accélération brutales).

Conduite en convoi : de jour apprentissage des commandements par gestes ; de nuit, conduite en black out. Les véhicules sont munis de deux feux de position, blancs à l'avant , rouges à l'arrière, chacun d'eux avec quatre spots triangulaires groupés par paires distantes d'environ cinq centimètres : de loin les quatre spots sont confondus en un seul point lumineux ; si on voit les quatre, on est trop près. En fait conduire dans l'obscurité n'est pas difficile : il suffit de rabattre le parebrise pour ne pas être gêné par les reflets (à moins qu'il ne soit cassé). Entraînement des radios, des téléphonistes. C'est à ce moment là que sont choisis les noms de code, les canons seront les six nains de Blanche Neige, le septième nain sera le capitaine. Les sections seront Popeye, Donald et Nimbus (moi).

Au bout d'un certain temps, notre capitaine monte une manoeuvre à tir réel, avec l'infanterie. Je vais avec lui chercher un champ de tir dans le bled. Il choisit un mamelon qui monte en pente douce et qui, bien scruté à la jumelle est totalement désert. Les fantassins arriveront par le travers, ce sera moins dangereux pour un début, parceque la dispersion est beaucoup moins forte en direction qu'en portée et on ne risque pas de coups anormaux qui tombent beaucoup plus court.

Des coups tirés avec les mêmes éléments de tir ne tombent pas rigoureusement au même endroit. De nombreux impondérables jouent : petites variations de la qualité de la poudre, de son poids, variation dans la direction ou la force du vent, etc ...

Les coups se répartissent statistiquement dans une ellipse allongée dans la direction du tir dont les axes représentent "la dispersion". La dispersion en direction est bien plus faible qu'en portée, parceque les variations de charge n'interviennent pas.

Tout se passe très bien, les fantassins peuvent approcher près du bombardement ; tout le monde est très content.

Mais le surlendemain, arrive un arabe qui demande quand nous viendrons enlever l'obus qui est tombé dans sa cour. Je vais avec le capitaine voir de quoi il s'agit et, sueurs froides : derrière le mamelon désert, il y a un hameau d'une dizaine de mechtas. Des coups longs étaient passés par dessus la crête, l'un d'eux avait explosé en plein milieu du hameau, sans blesser personne !!

L'un dans une cour et un autre à une cinquantaine de mètres n'avaient pas explosé ! ce dernier ne pose pas de problème : entouré de grosses pierres, on le fait sauter avec un pain d'explosif. Mais l'autre ? Nous nous regardons, le capitaine et moi, puis il prend l'obus et le transporte délicatement dans un fossé où nous le faisons exploser. Ni lui ni moi n'en menions large.

Autre expérience, avec tir réel : le régiment était dispersé sur le terrain, simulant des positions de combat. J'accompagnais le colonel qui inspectait les unités, demandant à l'un un tir de mitrailleuse, à l'autre un tir de mortier. Passant devant un observatoire où est Benest, il lui désigne un objectif : commandements ... pan ... pan et les deux premiers coups tombent sur les fantassins !!!

"Halte, au feu !" Je me précipite sur Benest et vois d'un coup d'oeil qu'il s'est trompé en mesurant la distance sur la carte : il l'a prise

à partir de l'observatoire et non pas des canons. Un seul blessé, légèrement au pouce.

Moralité, après ces deux histoires : comment faire croire qu'un tir d'artillerie c'est dangereux ?

Les troupes françaises sont entraînées en partie sous la direction d'Américains qui ont établi des schémas d'opération-type : débarquement de vive force, combat de rue, attaque d'un blockhaus etc ...

Cela se passe du côté d'Arzew.

La CCI n'est pas directement concernée. J'y fais seulement deux stages, l'un de déminage et dépièçage (avec des explosifs factices heureusement, car j'aurais été tué au moins deux fois !) et l'autre pour apprendre à équiper les véhicules pour leur permettre de rouler dans l'eau au sortir des péniches de débarquement.

Il s'agit d'abord de bien isoler toutes les parties électriques (bobine, bougies, distributeur etc ...) avec une graisse (aux silicones ?) rendue consistante par l'incorporation de fibres d'amiante. Puis de monter sur l'entrée d'air du filtre et sur l'échappement, deux tuyaux verticaux (au fond comme le schnorkel des sous-marins) qui déboucheront au dessus de l'eau.

Ainsi aménagés, les véhicules peuvent rouler dans un mètre d'eau. En réalité le tube sur l'échappement n'est pas nécessaire, il suffit de ne pas lâcher l'accélérateur et la pression des gaz de combustion suffit à empêcher l'eau d'entrer ; vous pouvez essayer.

° 0 °

Sur le plan personnel, ma vie, tant en Corse qu'en Algérie s'est déroulée sans beaucoup de faits marquants. Côté santé, je peux signaler un anthrax qui m'a laissé à la fesse droite un creux et une cicatrice qui pourraient passer pour une blessure de guerre ; et une infection qui fit qu'une toute petite égratignure se mit à suppurer.

On m'a guéri par "autohémothérapie" : on tire du sang d'un bras et on l'injecte aussitôt dans la fesse : le plus curieux, c'est que cela a marché !

Je n'ai eu aucun accident : mais j'ai eu de la veine, car les jeeps ne tenaient pas la route, ni à 100 Km/h, ni sur route mouillée. Un jour de pluie la voiture que je conduis se met de travers au moment où je finis de doubler un camion, lui passe sous le nez et file droit sur le fossé. Tout en face se trouve un ponceau ; passé dans le champs, je tourne à gauche, trouve à cent mètres un autre ponceau et reprends la route, le tout sans m'être arrêté et avant que le chauffeur du camion soit revenu de sa surprise.

Je ne conserve pas de cette année là (juillet 43/juillet 44) un bon souvenir. J'étais mal à l'aise dans cette vie proche de celle d'un régiment de temps de paix. Et ce, d'autant plus que sans livres, sans journaux, sans musique, sans activité intellectuelle d'aucune sorte, il était difficile de se changer les idées.

Je n'avais pas beaucoup de points communs avec mes collègues, Debay, X de la promo 3I, évadé de France était le plus proche, mais il était militaire depuis trop longtemps. D'autant que j'étais un mauvais officier, en ce sens que je ne voyais pas la nécessité d'être constamment sur le dos de mes hommes à partir du moment où ils connaissaient bien leur boulot. J'avais probablement tort car il ne faut pas laisser les gens inactifs.

Il y eut des frictions avec d'autres chefs de section plus militaires et mieux formés.

Je suis allé deux fois en permission à Alger ; la première en septembre pour une huitaine de jours. La première chose que je fais, c'est d'aller à Cherchell où la Cocomos (Abel, Fred, Georges, Pierre, Hertz) fait ses classes. Je les trouve en forme.

Une ville où l'on ne connaît personne, ce n'est pas folichon, surtout Alger de l'époque. Si la nourriture ne semble pas trop manquer, on note tout de suite une pénurie d'objets manufacturés (il n'y avait pas d'industries en Algérie) : par exemple, les verres dans les cafés ou restaurants sont faits de fonds de bouteilles de bière.

Sans qu'il soit nécessaire d'être au fait des questions politiques, on sent que la ville n'est qu'un panier de crabes où civils et militaires s'agitent à l'envie.

Ma seconde permission, début janvier, coïncide avec une chute de notre moral, consécutive à l'annonce de la participation de troupes françaises à la Campagne d'Italie.

Longues discussions. Debay est le plus énervé et le plus furieux de notre inaction dont nous ne voyons pas la fin. Finalement, il me donne une lettre pour Passy (de Vavrin) un de ses camarades de promotion de l'X et patron du BCRA (Bureau Central de Renseignement et d'Action), lettre dans laquelle il demandait pour tous les officiers de la CCI une affectation dans les groupes entraînés à des opérations de parachutage en France.

J'avais mission de remettre cette lettre à Passy en main propre. Aux bureaux du BCRA j'ai ressenti une impression détestable : beaucoup de monde ; on entrait sans contrôles ; des allées et venues, des gens de tout poil. Bref les antipodes de ce que j'imaginai être un service secret. Et au lieu de tenir bon et de chercher à voir Passy, j'ai laissé la lettre au bureau des entrées.

Au retour je me suis fait copieusement engueuler ; comme on peut le penser la lettre n'a pas eu de suite. Après la guerre quelqu'un m'a dit (je ne sais qui, et je n'ai pu recouper cette information nulle part) que dans les agents parachutés en France, il y avait eu beaucoup de pertes par suite de fuites au BCRA. Je ne saurais jamais si j'ai bien fait.

Il ne nous reste plus qu'à prendre patience.

LA CORSE

I6 AVRIL 44 - I6 AOUT 44

Le 16 avril 44, nous embarquons à Alger sur un paquebot, l'El Biar. Le pragmatisme américain dont j'ai parlé est contrecarré quelquefois par un formalisme et une paperasserie digne des meilleures traditions françaises. Ainsi, pour embarquer sur un navire quelconque, même une péniche de débarquement, il faut établir sept listes du personnel. Je dis bien sept listes différentes et non pas une en sept exemplaires par grades, âges, religions, ordre alphabétique, nationalités et que sais-je encore ! Inutile de dire qu'à cause de changements de dernière minute, le personnel réellement embarqué n'a rien à voir avec celui prévu.

Officiellement, nous avons appris notre destination qu'au dernier moment. Officieusement, nous savions depuis quelques jours que nous allions en Corse, les arabes nous l'avaient dit.

La Corse a été libérée dès le début d'octobre 43. Nous y resterons quatre mois et notre vie ressemblera à celle que nous avons vécue en Algérie, arabes en moins.

Environs d'Ajaccio d'abord, puis Oléta, Olméta di Tenda à l'est de St Florent.

Mis à part les grandes villes, Ajaccio, Bastia, vite pourries par la soldatesque, le reste de l'île n'avait pas été contaminé par le tourisme ni par les militaires. Les Corses de l'intérieur étaient (et sont encore je l'espère) plein de dignité, de réserve, d'une certaine philosophie, comme savent l'être les provençaux.

Je crois, qu'il ne m'est pas arrivé de rencontrer au cours de balades en Jeep des bergers, sans qu'au bout d'un moment ils ne m'offrent de partager leur casse-croute. Loin des villes, les restaurants n'attendaient pas le militaire-touriste avec une escopette : au bord de la mer, allant d'Ajaccio à St Florent, "Mes enfants, vous auriez du prévenir, je n'ai rien, je peux tout juste vous donner de la langouste et du fromage". Le fromage corse, parlons-en : je jure que j'ai mangé des morceaux qui se déplaçaient dans l'assiette ; les écologistes n'ont pas encore pensé aux vers comme source d'énergie renouvelable.

Nous ne sommes pas logés chez l'habitant et campons dans les pinèdes. Les distractions sont rares. Les boîtes d'Ajaccio ou de Bastia sont pleines tous les soirs ; mais les retours, la nuit ne sont pas sans dangers à cause des ânes et des vaches qui se promènent sur les routes sinueuses.

A Ajaccio, nous avons pris l'habitude, un lieutenant d'une autre compagnie et moi, d'aller dans un bordel pour Sénégalais, après la fermeture, pour prendre le dernier pot. La patronne et les trois ou quatre "dames" nous faisaient la conversation : "Je ne vous propose pas de monter maintenant, elles sont fatiguées ; venez plutôt le matin".

"Madame, j'en ai fait plus de cent !" "C'est bien ma chérie" dit la patronne en serrant la fille sur sa poitrine généreuse.

Ces filles ne donnaient pas l'impression d'être des esclaves ; c'étaient de bonnes ouvrières consciencieuses.

"Moi vous comprenez, je ne vais pas faire ce métier longtemps, on finirait par m'opérer, et qu'est-ce que je serais après ? Un trou !

Moi je veux me marier et avoir des enfants".

Ça ne s'invente pas.

o O o

Entraînement, école à feu dans le désert des Agriates.

Le débarquement du 6 juin nous sape encore une fois le moral. Encore une fois, nous voyons la guerre se terminer sans nous. Peut-être pour redonner du tonus à la 9ème DIC, peut-être pour redorer le blason de Delattre (Juin se couvre de gloire en Italie) peut-être pour des raisons stratégiques (l'avance alliée arrive à sa hauteur en prévision du débarquement en Provence, il valait mieux supprimer ce poste d'observation) une opération est montée contre l'Ile d'Elbe (à 5 Km de l'Italie et 50 Km de Bastia).

Ce fut le seul débarquement de vive force effectué uniquement par des troupes françaises. Une compagnie du 6ème RTS prise sous des feux croisés sur une plage au fond d'une baie étroite y fut massacrée. J'y débarque le 26 juin au matin sur le LCT (x) qui va remmener le Bataillon de Choc ; c'est la preuve que tout est fini et c'est vexant.

(x) Les LCT (landing craft tank) sont des péniches à fond plat utilisées pour débarquer sur les plages, les véhicules ou les chars. Ce ne sont pas des navires de haute mer ; nous y sommes venus de Bastia car la distance est réduite.

J'y reste deux jours sans histoires, sinon qu'en balade en jeep sur un chemin tenant plutôt du sentier et dominant la mer, nous nous trouvons soudain devant un escalier ; pas moyen de faire demi-tour : la seule solution est de le descendre en s'asseyant à trois sur l'arrière de la carrosserie pour que la jeep ne bascule pas sur l'avant.

L'Ile d'Elbe, pas très étendue (500 Km² environ) relativement montagneuse (un sommet dépasse 1000 m) a un rivage très échancré découpé de caps et de baies étroites. Elle ne ressemble pas à la Corse : pas de maquis ; des cultures en terrasses presque jusqu'aux sommets. Je ne sais comment se nomment les habitants : les gars les appellent les Elbais, à cause des femmes (simple jeu de mot ou expérience ? Je ne sais).

Rembarquement sur un LCT. La dernière jeep à placer appartient à des fantassins conduite par un noir qui n'arrive pas à la mettre comme il faut en biais, contre la paroi. Enervé, je lui dis "lève toi de là" et d'une seule manoeuvre en marche arrière, je la plaque avant et arrière à trois centimètres de la paroi. Cela a été la meilleure manoeuvre que j'ai jamais faite de ma vie. Elle me valut les félicitations de mes gars : il ne fallait pas la rater.

A peu près à la même époque se place un fait moche. Notre colonel Thiébaud était un officier de la Coloniale en fin de carrière, peut-être un peu vieux jeu, mais qui s'était occupé avec beaucoup de coeur et, semble-t-il d'efficacité de la formation du régiment. Nous l'aimons bien à la CCI.

Un beau jour arrive Salan alors colonel, pour le remplacer et sans avertissement. Salan qui venait de l'état major d'Alger avait su magouiller pour obtenir, peu de temps avant le débarquement en Provence, le commandement d'un régiment tout formé.

Je me suis trouvé au PC par hasard au moment où Thiébaud venait d'apprendre la nouvelle ; pleurant à chaudes larmes, il m'embrasse car il m'aimait bien ; j'en fus tout retourné.

A la CCI nous trouvâmes le procédé dégueulasse et Debay écrivit, au nom de tous, une lettre à Salan, lui disant ce que nous pensions. C'était un pas de clerc. Heureusement, l'officier adjoint à qui la lettre fut remise, ne la donna pas à Salan, mais à Thiébaud, qui tout ému, appela Debay et lui demanda de ne rien faire.

Cette histoire témoigne de la Servitude et non de la Grandeur militaire.

Elle est certainement à l'origine de la méfiance et de l'animosité que j'ai toujours eu contre Salan.

° 0 °

Début août, nous sentons que quelque chose se prépare ; revues de matériel, compléments d'équipement. On nous distribue des cartes, mais de la côte du Languedoc, du côté de la Nouvelle ; cela fit partie d'un jeu d'intoxication de l'ennemi. La fébrilité augmente de jours en jours.

TOULON

17 Août - 5 Septembre 1944

Enfin le grand jour arrive !

Le 17 Août au soir, la CCI embarque à Ajaccio sur un LST.

Ces landing ship tanks ne sont pas destinés à un débarquement de vive force. Ce sont de vrais bateaux, mais leur proue s'ouvre largement et les véhicules peuvent sortir directement sur la plage ou presque.

Le temps est beau, la mer est calme. Vers midi, alerte un avion est signalé ; la DCA tire de partout, au hasard semble-t-il car on ne voit rien.

Vers 17 h, autre alerte ; mais c'est que l'on voit les côtes de France : bof ! ce n'est que ça (Francis a eu la même réaction : après un coup d'oeil, il est allé finir un bridge).

18 H, le 18 Août, nous accostons ; les portes s'ouvrent ; les moteurs chauffaient déjà et à vive allure, nous quittons le LST qui comme tous les autres navires avait lâché sa saucisse. (x)

Emotion ? Oui bien sûr ! Mais je n'ai ni envie de pleurer, ni d'embrasser le sable ! Tout est si calme que c'en est un peu décevant. (xx)

(x) ou ballon captif : les câbles de retenue formaient un réseau qui empêchaient les avions d'attaquer à faible altitude.

(xx) Le débarquement en Provence n'a rien eu à voir avec celui de Normandie : effectué dans la nuit du 14 au 15 Août, les éléments blindés seront à Draguignan, Brignoles, Cuers le 18 au soir et à Grenoble le 21. Pour ce détail des opérations militaires et les raisons de cette avance foudroyante, voir "l'Histoire de la Libération" de Raymond Aron.

Nous avons atterri à l'est de la baie de Cavalaire, à 200 m environ à l'est du mas de Cigaro (selon la carte d'état-major de l'époque : aujourd'hui, Cigaro tout court sur la carte Michelin.)

N. 559 - Cogolin.

Etant chef de la 3ème Section, qui roule la dernière, je serai toujours en "serre-file" autrement dit la voiture balai, comme dans les courses cyclistes. C'est bien commode d'être le dernier du convoi ; on peut s'arrêter quand on veut. C'est ce que je fais en voyant deux artilleurs de la 1ère DFL qui me disent connaître Francis : je lui griffonne un mot à la hâte, mot qu'il n'a jamais reçu.

N. 98 jusqu'à la sortie de la Mole où nous cantonnons dans une grande prairie.

Les gens nous ont regardé passer avec sympathie certes, mais aussi avec un air déjà blasé !

Le lendemain au soir : branlebas. Nous savons que nous allons participer à l'attaque de Toulon parceque nous avons les cartes de la zone, mais rien de plus. Et c'est là une des caractéristiques de la guerre, que de ne pas savoir quand on est tout en bas de l'échelle, qui est à droite, qui est à gauche et même quelquefois, où est l'ennemi (ce qui est le comble, et très gênant).

N. 98 jusqu'au col de Gratteloup puis D41.

Pour prendre cette dernière, il faut presque faire demi-tour. Le serre-file est chargé de faire manoeuvrer, de nuit en marche arrière la trentaine de véhicules avec leurs remorques. C'est ma première opération de guerre, pas très glorieuse, certes, mais il fallait la faire : ah ! mais.

Col du Babaou (ce nom m'enchante toujours) D 14 jusqu'à Pierrefeu.

Je donne ci-après un extrait du "Journal de marche de la CCI pendant les journées du 20 au 23 Août 1944". (Après chaque opération, chaque unité doit rédiger un tel compte-rendu ; c'est moi qui serai l'historiographe de la Compagnie).

20 Août 1944

01 h 30 - Le Capitaine reçoit l'ordre du Colonel de mettre la CCI en position, en arrière de la ligne de la Bouisse, côte I88, côte 244 (x) pour appuyer la progression du 2/6 RTS, Commandant Gauvin, (2ème Bataillon) sur Solliès-Pont.

02 h 30 - Ordre est donné aux sections Benest et Selmersheim de se mettre en batterie dans la région de la Bastide Neuve.

Observatoire côte I88 (PC du 2/6). Officier de tir : Selmersheim.

Liaison avec le Colonel Salan : Lieutenant Dubost.

La 3ème section (Daubos) est en position d'attente aux Marronniers.

06 h 30 - Ordre réalisé, mais la liaison avec le 2/6 n'est pas assurée car le Commandant Gauvin n'est pas en I88. La liaison avec le Colonel n'est établie qu'à 07 h 00.

08 h 00 - Ordre donné à Dubost de prendre la Section Daubos, de lui faire contourner la ligne de crête par l'Aumerade et de prendre contact avec le Commandant Gauvin.

08 h 30 - Le Colonel déplace son PC. Ordre du Colonel de pousser les pièces en avant au maximum, aucun coup de feu n'ayant été échangé.

08 h 50 - La section B démarre de sa position arrière.

09 h 00 - La section D est établie en 47/93 (xx) mais aucune liaison ne peut être établie avec le Commandant Gauvin.

09 h 15 - La liaison est établie avec le Colonel qui confirme l'ordre de pousser en avant.

(x) Points dont l'altitude est notée sur la carte au I/20.000

(xx) coordonnées en hectomètres sur la carte.

09 h 30 - La Section D sort de batterie. Elle est rejointe par la section B. Les quatre pièces avancent rapidement sur une piste tracée par des chars. Dans un passage difficile, la 3ème pièce tord sa flèche, ce qui la met hors de combat.

Dubost repart chercher S.

10 h 15 - Position de batterie près de Bayolle en 45/73.
Observatoire en 38/69 (Capitaine Dubost, Benest, auprès du Colonel et du Commandant Gauvin).

10 h 30 - Premiers coups ennemis (des 88) qui tombent un peu en arrière de la batterie ; aucun dommage.

11 h 00 - Premier tir sur des dépôts de mortiers repérés aux Laugiers - 100 coups.

13 h 30 - Tir à la demande du Capitaine Vassal sur un groupe d'arbres en avant de la voie ferrée - 80 coups.

14 h 00 - Le 2/6 occupe Solliès Pont.

15 h 00 - Le Capitaine Vassal demande un tir sur la coopérative agricole - 80 coups.

17 h 00 - Le Commandant Gauvin demande un tir sur Solliès-Ville. Début de réglage mais le tir passe à l'AD (Artillerie Divisionnaire).

19 h 00 - Bombardement de l'observatoire et au voisinage de la batterie. Aucun dommage.

20 h 50 - Des éléments ennemis à Solliès-Ville ouvrent le feu à balles traçantes sur Solliès-Pont. Un tir de 150 coups les fait taire.

Dubost passe la nuit à l'observatoire, Benest au PC du 2/6. Daubos et Selmersheim restent aux pièces.

- Consommation de la journée : 450 coups.
- Dégats matériels :
 - le canon aux flèches tordues, mené à la CRD (Compagnie de Réparation Divisionnaire) est revenu dans la soirée.
 - 3 appareils de pointage en hauteur sont détériorés.
 - 1 pneu crevé par éclat.
- Pertes : néant.

° 0 °

A mon sens la première impression que laisse ce compte rendu, c'est qu'au fond, il ne se passe pas grand chose : les pièces se déplacent, on cherche la liaison et en fait on tire très peu. Il est certain que les temps morts sont beaucoup plus fréquents pour un artilleur que pour un fantassin. Mais en plus à Toulon, le commandement du régiment n'avait pas encore bien assimilé la façon dont il devait utiliser la CCI, la gardant trop souvent entre les mains du colonel ou d'un chef de bataillon comme on le fait plutôt pour un groupe d'artillerie, tandis que la vocation d'une CCI était d'être à la disposition de compagnies et même de sections d'infanterie. Bientôt les pièces seront laissées aux sous-officiers et les sous-lieutenants envoyés auprès des fantassins.

De plus, la dotation d'une CCI, c'est à dire ce qu'elle peut transporter par ses propres moyens est de 1500 coups ; en trois jours, 1200 ont été consommés et, peu de jours après le débarquement, le réapprovisionnement n'était pas assuré ; il fallait être économe.

Par ailleurs, on pourrait croire d'après cet extrait de compte-rendu que les combats n'ont pas été intenses et que l'affaire de Toulon n'a été qu'une promenade de santé.

Mais au cours de cette promenade de santé, mon régiment perdit en quatre jours environ 800 hommes en tués et blessés de toute nature, soit un quart de l'effectif combattant.

Certaines de ces pertes se doivent en partie à l'inexpérience : pour beaucoup c'était le baptême de feu. Mais d'autres proviennent de la stupidité des chefs comme on le verra plus loin.

Les 21 et 22 se passent de la même manière, sans faits notables ni pour moi, ni pour la compagnie.

Le 23 au matin, j'accompagne la 10^{ème} compagnie qui progresse vers la Valette sur les pentes du Coudon ; nous sommes un peu inquiets de ce qui pourrait venir de la droite (nous ne savons pas que le Coudon a été pris depuis deux jours par la 3^{ème} DIA).

Je suis avec mon observateur et deux radios. Nous avançons à une trentaine de mètres des éléments de tête, sur d'anciennes "restanques" couvertes de pins et de broussailles.

Soudain des rafales d'armes automatiques ; plat-ventre immédiat.

Il est difficile d'avoir une idée des pertes. Dans ces cas là on ne peut rien faire, sinon essayer de se creuser un trou avec le nombril, ce qui n'est pas très efficace. A côté de moi, mes hommes qui n'ont rien se font avec des pierres une petite protection contre les tirs rasants ; je fais comme eux.

Et je ne peux rien faire d'autre, car sous les pins, la radio ne marche pas ; je ne peux demander un tir ; d'ailleurs, l'aurais-je pu que les obus arrivant tout près auraient éclaté dans les arbres et le tir aurait été aussi dangereux pour nous que pour les Allemands. A ma gauche, le lieutenant se soulève à demi pour voir comment vont ses hommes. Il reçoit une balle dans le ventre ; je rampe à son côté : quels soins puis-je lui donner ? Je ne sais pas combien de temps je suis resté près de ce type qui agonisait, gémissant après sa femme et son gosse.

Ce n'est que vers 10 h que la compagnie d'à côté ayant pu manoeuvrer, les Allemands décrochent. De l'arrière arrive l'aumonier qui s'occupe des mourants et un agent de liaison qui m'apporte l'ordre de regagner la CCI car tous les officiers ont été blessés et évacués !

J'y arrive une demi heure après. Mon ordonnance, Veli Pivi se précipite sur moi, me serre dans ses bras, m'embrasse en pleurant : le bruit avait couru que j'étais mort.

Que s'était-il passé ? Voici ce qu'en dit le compte-rendu :

" 23 Août - Dans la nuit, la section B va prendre position pour " " effectuer un tir direct en contre batterie de 88 installé du côté " " de la Pierre Ronde. "

" 08 h 30 - La section B, sur l'autorisation du Colonel, ouvre le " " feu sur les 88 qui ripostent : le Capitaine, Dubost, Benest, un " " sous-off et trois hommes sont blessés. Les 88 se taisent. La sec- " " tion évacue la position - 95 coups tirés."

L'idée de vouloir se battre contre des 88 en tir direct (comme avec un fusil) fut une ânerie criminelle. Anerie parceque ce n'est pas comme cela qu'on se sert de canons de 105 ; l'expérience des Américains en Tunisie l'avait bien montré. Et criminelle, parceque un officier n'a pas le droit de risquer la vie de ses hommes quand il peut faire autrement : un tir indirect aurait tout aussi bien fait l'affaire. Le fait que nous nous en soyons tirés avec sept blessés est une preuve de l'existence de Dieu.

C'est bien d'avoir du cran, mais le cran ne doit pas exclure la prudence la plus élémentaire, surtout quand on met en jeu la vie d'autres que la sienne. Le seul titre de gloire que je me concède c'est d'avoir été le premier blessé de ma section.

Quoiqu'il en soit, me voilà commandant de la CCI. Il me reste quelques autres souvenirs que je ne sais pas où placer dans le temps :

- Nous avançons un après-midi, derrière un incendie allumé par les balles traceuses (x).

 (x) Les bandes de mitrailleuses comportaient toutes les cinq balles, une balle dont le culot creux était garni d'une substance combustible qui, allumée par la poudre au départ du coup permettait de voir la trajectoire donc de régler facilement le tir.

Il fait un peu chaud et avec le mélange de sueur et de cendre on ne distingue pas les blancs des noirs.

Nous suivons la conduite qui alimente Toulon en eau potable.

L'eau était coupée, comme on peut le penser, mais à un grand regard, un sénégalais était descendu, pieds nus et ramassait l'eau qui restait avec son casque. Elle était si claire qu'on ne distinguait pas ses pieds. C'est la meilleure que j'ai jamais bue.

- Autour d'un groupe de maisons quelques cadavres d'allemands cuisent au soleil depuis la veille ; déchaussés (car des naturels ont récupéré leurs bottes) leurs mollets sont aussi gros que des cuisses ; et un vieux cadavre ça ne sent pas très bon.

Une brave dame me demande si on ne pourrait pas lui enlever un mort qu'il y a dans sa cuisine. Je ne suis pas très gentil, car je me défile aussitôt ; il est vrai que j'ai autre chose à faire.

- C'est à La Valette, le 24 que j'ai vu mes premiers FFI (Forces Françaises de l'Intérieur). C'était plutôt des FFA (Forces Françaises d'Août et même de la veille). Car un brassard c'est vite trouvé, et des armes, il n'y avait qu'à se baisser.

- Ce que je vais dire maintenant est d'autre nature.

En général, et moi en particulier, nous ne nourrissions aucune haine contre les Allemands ; ceux que nous avons eus en face de nous à Toulon ont été des troupes ordinaires avec des gens plutôt âgés et pas des SS , et même en y aurait-il eu, que nous étions mal informés sur les atrocités commises en Europe et en France. Il n'en était pas de même pour tous et, en particulier, pour un officier, dont deux frères dans le maquis avaient été tués et l'un d'eux au moins torturé.

Rempli d'une rage froide, il se mit à tirer à la mitrailleuse sur un convoi de prisonniers, ne s'arrêtant qu'en voyant qu'il avait blessé un sénégalais de l'escorte. Et pire, un jour, ayant attaché un prisonnier à un arbre, il l'a lardé de coups de poignards.

Le 24 après-midi, après avoir trouvé un cantonnement, je me mets à la recherche de nos blessés de la veille. Je suis accueilli par un Debay fou furieux : tous les blessés, même légers étaient évacués sur l'Algérie ; et de là, pour revenir

J'enlève illico Debay, Benest et deux autres blessés légers.

Nous restons une dizaine de jours à Toulon, occupés (à part un défilé) à la remise en état du matériel qui souffre beaucoup en tous terrains et à diverses tâches administratives.

L'une d'elle est l'établissement de "l'état des pertes". C'est-à-dire la liste du matériel détruit ou endommagé. C'est là que nous avons commencé à "perdre" des armes automatiques, carabines et mitraillettes pour remplacer les encombrants fusils.

Nous avons même reçu du Colonel, l'ordre de "perdre" une jeep.

L'autre est la rédaction des citations. Debay avait posé le principe que tout le personnel, même les cuisiniers, devait terminer les hostilités avec la croix de guerre. Il fallait donc profiter de toutes les occasions et le bombardement de la batterie fut pain béni.

(Il y eut un raté : un jour, en décembre ou janvier, Giordani, mon adjudant me dit "Pourquoi Sauret n'a pas eu de citation à Toulon ? Il était pourtant à la batterie". "De quoi ?" C'était exact, on en avait oublié un ; le nécessaire fut fait à la première occasion.)

La rédaction d'une citation obéit à quelques normes :

- Commencer par une remarque générale en coup de clairon :
Brillant officier ayant une valeur technique remarquable
- Puis citer un fait précis : le à s'est porté à la hauteur des éléments avancés
- Et terminer par un autre coup de clairon : forçant l'admiration de tous.

La première citation donne droit au port de la croix de guerre et chacune se marque par une étoile (de bronze pour une citation à l'ordre du régiment, d'argent à l'ordre de la division) ou une palme pour une citation à l'ordre de l'Armée. Cette dernière peut comporter l'attribution de la légion d'honneur (les hommes de troupe et les sous-officiers commencent par la médaille militaire).

Ma séance de reptation me valut une citation à l'ordre de la division. C'était bien payé. J'en donne cependant le texte à titre d'exemple :

Citation à l'ordre de la Division n° 32 du 4.IO.44

Officier d'un très grand courage et d'un très grand sang froid. Evadé de France en février 1943, a formé une section de canons d'infanterie très bien instruite dont il a dirigé les tirs pendant les combats des 20 et 21 août 1944. Le 23 Août 1944 au combat de la Sablière (Toulon) s'est porté à la hauteur des premiers éléments sous le feu violent d'Infanterie ennemie. A fait preuve du plus grand calme au cours de sa mission. Comporte attribution de la croix de guerre avec étoile d'argent.

Mon palmarès s'orne, en plus d'une citation à l'ordre de la Division (Habsheim) du Régiment (Loechlé) de l'Armée avec attribution de la Légion d'Honneur (Wittenheim).

Les décorations françaises sont de peu de valeur (si je n'avais pas été blessé, cela n'aurait rien changé à la valeur de mon geste, mais je n'aurais pas été cité à l'ordre de l'Armée).

La seule qui en vaille la peine, c'est la Croix de la Libération. Et la plus difficile à obtenir dans le monde, c'est certainement la Victoria Cross. Les Anglais disent que c'est le cheval qui la porte à l'enterrement du récipiendaire : pour la journée du débarquement, le 6 juin 44, seules deux ont été attribuées.

° 0 °

Bien sûr je pense à mes parents, je sais que Nîmes a été bombardé, je leur écris ma première lettre le 5 septembre, au hasard, car la poste est loin d'être rétablie.

Nîmes n'est pas loin, mais comment sont les ponts sur le Rhône ? J'obtiens l'accord pour essayer d'y aller ... juste le jour où nous partons vers le nord....

LE DOUBS

5 Septembre - 20 Novembre 1944

Le 5 septembre, au petit matin, le convoi démarre : pour où ?
Vers le nord, direction Grenoble ; c'est tout ce que l'on sait.

- Ollioules, le Beausset.

Je ne connaissais pas cette région et je ne me doutais pas que, 35 ans après, je viendrais y vivre. Je me souviens avoir été frappé par la beauté des gorges d'Ollioules et je ne peux y passer aujourd'hui sans penser à ce jour de 1944.

- Aix, Manosque, Sisteron.

Le temps est beau, les gens n'ont pas l'air blasé de ceux de Cogolin ; pourtant ils sont libérés depuis 15 jours. On nous salue de la main ; quand je m'arrête on nous embrasse ; la jeep est remplie de tomates, pêches, melons : c'est le pied !

Le trajet est sans histoire à part le fait que j'ai failli être tué par mon radio : nous roulons voiture découverte à faible allure ; le bruit du vent ne couvre pas les conversations de l'arrière ; à un moment donné j'entends un bruit de ferraille suivi d'un lourd silence ; je me retourne et vois mes deux zèbres, Maurin et le radio : tout pâles. En faisant joujou avec sa mitraillette, le radio avait lâché la culasse sans avoir enlevé le chargeur et, si je n'ai pas reçu une décharge dans les reins, c'est que la mitraillette s'est enrayée à la première balle Je n'ai rien dit : pourquoi faire ? Ils étaient déjà suffisamment embêtés.

- Aspres sur Buech.

Nous faisons une étape pour la nuit avant le Col de la Croix Haute. Non loin de notre cantonnement, j'ai vu pour la première fois l'action de la Résistance : le tunnel était totalement bloqué par trois locomotives entassées l'une sur l'autre. Le lendemain nous arrivons à Voiron, où nous resterons une quinzaine de jours.

Commence alors le "blanchiment" des unités comprenant des noirs. Le remplacement des tirailleurs était nécessaire, d'une part, en prévision de l'hiver et d'autre part, pour une raison politique, en donnant à ce mot son sens noble. Je veux dire qu'il était nécessaire de faire en sorte que le maximum de jeunes français prennent part aux combats de la Libération.

Ce remplacement ne se fit pas en intégrant des gens des maquis qui fournirent plutôt des unités FFI constituées et dont je parlerai plus loin. On fit de la publicité dans le midi et si certains vinrent un peu pour se dédouaner, qu'importe.

Cela ne fut pas sans diminuer la valeur des régiments car ces jeunes il fallut les instruire et c'est ce qui explique, en partie, la stagnation du front jusqu'à la mi-novembre. Numériquement le remplacement fut terminé à la mi-octobre et mon régiment de 6ème RTS devint le 6ème RIC (Infanterie Coloniale).

Je peux m'échapper une journée à Lyon où l'on traversait le Rhône par le pont du chemin de fer, le seul qui n'ait pas sauté.

Départ de Voiron le 19 au matin.

- RN 75, Ambérieux, Bourg-en-Bresse, RN 83, Lons-le-Saulnier, Besançon, RN 73, Beaume-les-Dames, Clerval, puis à droite la D 73 en direction de Pont de Roide dans la boucle du Doubs où nous allons rester jusqu'à fin novembre.

Cette boucle fait face à Montbéliard avec au nord la trouée de Belfort qui commande la plaine d'Alsace.

Les Allemands, après leur rapide retraite, depuis le midi et le Sud-Ouest, retraite au cours de laquelle ils n'avaient livré que des combats d'arrière-garde, avaient installé une ligne de résistance appuyée sur les Vosges et fermant la trouée. Ils auraient pu évacuer la boucle mais le petit massif d'Ecot était plus facile à défendre que la plaine.

Et c'est dans la vallée, à Villars-sous-Ecot, que le 15 septembre, le régiment de reconnaissance de la 9ème DIC, le RICM était venu buter sur cette ligne de résistance, et que Fred Gourio a été tué. Je ne sais comment je l'ai appris ; sur place me semble-t-il mais pas à Villars qui était dans le no-man's-land et où seules de rares patrouilles s'aventuraient.

Les Allemands n'étaient pas très forts, mais les troupes françaises non plus : mon régiment (3200 hommes) s'étalait sur près de 10 Km. A ceci s'ajoutait que tout le ravitaillement, en particulier en essence et en munitions devait venir par camions depuis la Méditerranée (et même au début par Sisteron avant que les ponts sur les affluents du Rhône aient été réparés). Tout était emballé en colis pouvant être manipulés par une seule personne (30 Kg environ). Seuls les munitions de 105 venaient par paquets de trois, pesant 75 Kg (obus + douille avec la charge dans un tube en carton, côte à côte dans une caisse en bois).

L'essence venait en "jerrycans" copiés sur les allemands d'où leur nom (Jerry pour les américains, c'est le Fritz des Français.)

Cette pénurie de munitions n'empêcha pas d'attaquer, dès le surlendemain, le 23 septembre, deux villages, Colombier-Châtelot et St Maurice-Echelotte. Pourquoi ? A dire vrai, je n'ai jamais compris l'intérêt de ces attaques à objectif limité qui font tuer du monde pour un résultat sans envergure. Les militaires sont là pour faire la guerre, et quelquefois ils se font plaisir.

Je suis probablement méchant : l'inaction n'est pas bonne pour les troupes et il faut bien apprendre son métier. Par ailleurs il est fort possible que ces deux villages aient présenté un intérêt tactique car ils formaient un coin dans les lignes françaises et commandaient un pont.

Les combats durèrent deux jours et furent très durs ; un groupe d'observation de la CCI dans un clocher dut, après avoir retiré l'échelle, se battre d'en haut, contre les Allemands qu'une contre-attaque avait amenés dans l'église.

Après cet accès de fièvre ce sera le calme plat jusqu'au 15 novembre. Le PC du régiment s'installe à Sourans et Hyémondans. Il n'y a pas de lignes continues ; les fantassins sont en points d'appui très isolés les uns des autres.

A un certain moment, ma section se trouve elle aussi isolée dans un bois. Des cagnas de luxe sont creusées sous les arbres ; avec un toit en rondins recouvert de terre, un vrai escalier et des

châlits superposés, bricolés avec les caisses à obus : le Piazza Athénée, quoi !

La nuit, les sentinelles veillent à l'abri d'un réseau de ficelles tendues entre les arbres et auxquelles sont pendues des grappes de boîtes de conserve qui feront du bruit si une patrouille allemande s'approche.

Un matin, je suis appelé au PC du Colonel et me fais engueuler pour ne pas avoir rendu compte des événements de la nuit : lesquels ? Eh, bien une sentinelle avait tiré sur un fantôme ; les autres avaient aussitôt arrosé le coin avec leur mitraillette. La nuit les bruits s'entendent de loin et tout le secteur avait été en alerte.

Moi, je dormais à dix mètres ... mais comme les gars s'étaient vite rendu compte de leur erreur, ils ne m'avaient rien dit ; on n'a pas voulu croire que je n'étais pas au courant !

Les soirées sont longues, nous jouons au poker (sans grand intérêt pour moi, car étant le plus gradé, je me sens obligé de perdre). Cette vie de château ne dure pas longtemps, car il se met à pleuvoir ... à pleuvoir les abris se remplissent et nous sommes obligés de fuir vers un cantonnement moins inondé.

Les lettres à mes parents parlent de boue à l'envie :

"25/IO - pluie et boue sont toujours les seuls ennemis actifs ;

" 8/II - trois jours de pluie ininterrompue ; ma section vient d'être envoyée au repos pour trois jours ; les trois sections se relayeront"...

Nous logeons chez l'habitant, dans des granges. Bien nourris, car les cuisiniers ont organisé un troc avec les paysans : conserves américaines dont nous avons ras l'estomac contre pommes de terre, légumes, oeufs, poulets, lait gruyère.

Mon activité se limite à des heures à l'observatoire, à l'orée d'un bois qu'il faut atteindre par des chemins en sous bois où la jeep s'enlise. (x)

(x) A propos du calme du front, je signale que de toute la guerre je n'ai vu que deux avions allemands ; et encore je devrais dire "aperçu" car cela n'a duré que quelques secondes, le temps que deux chasseurs traversent un vallon.

Je peux m'échapper une journée à Besançon où je n'ai rien de plus pressé que de prendre un bain chaud (celui-là).

° 0 °

Un bataillon FFI vient s'adjoindre au 6ème RIC.
 Il aurait été plus efficace de répartir ces éléments dans les unités régulières ; la non-intégration eut certainement des raisons politiques : on voulut donner un certain lustre aux maquis en leur faisant une place. D'autre part, que faire de leurs cadres ? Ces FFI ne manquaient pas d'allant, mais armés d'armes récupérées et avec leur encadrement non formé à la guerre organisée, ils ne furent pas d'une grande aide là où on ne put les structurer par l'adjonction d'officiers et sous-officiers de métier en nombre suffisant. Le 14 novembre, le front commence à bouger.

Je suis mis en appui du bataillon FFI placé pour la circonstance sous le commandement du Chef du 2ème bataillon, le commandant Daboval.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de travailler avec ce dernier et l'ai beaucoup apprécié. Sachant pousser ses hommes quand cela en valait la peine, laissant aller quand il ne servait à rien de s'exciter, Daboval se sentait, contrairement à d'autres, comptable de la vie de ses hommes.

Si en ce qui me concerne, cette opération du 14 au 18 novembre, fut une promenade avec peu de moments dangereux (peut-être parcequ'on avait réservé aux FFI un secteur facile), il n'en fut pas de même partout, en particulier à ma droite : à Ecot, où attaques et contre-attaques se succédèrent une demi-journée et la nuit ; le long du Doubs où une compagnie perdit tous ses officiers, dans les bois, sur des mines (sauf un qui était allé représenter le régiment au défilé du 11 novembre à Paris). D'eux d'entre eux étaient des parachutistes des unités destinées à sauter derrière les lignes allemandes pour coordonner l'action des FFI. Mais à cause de la rapidité de l'avance, ils avaient atterri du côté français et

avaient été récupérés par notre régiment.

Ils m'avaient montré leur équipement :

- deux boutons de leur uniforme pouvant se transformer en boussole, l'un aimanté avec deux points phosphorescents, l'autre avec un pivot ;
- leurs mouchoirs imprimés en cartes ;
- leurs maillots de corps en nylon qui, détricoté, donnait un fil de plus de dix mètres pouvant supporter un homme ;
- les cachets d'orthédrine qui permettent de rester plusieurs jours sans dormir ;

et que sais-je ...

Tout au début de l'attaque, Debay et Benest sont blessés (ils devaient le faire exprès !). Debay avec un mauvais éclat dans le genou, doit être évacué et nous ne le reverrons plus.

L'après-midi du premier jour, en arrivant au sommet d'une croupe dénudée, les jeunes FFI se montrent sans précaution, et nous recevons un tir de canons de I20 ; il n'est pas très fort ; seules trois pièces tirent et il y a pas mal de ratés (x), mais tout de même, il vaut mieux se coucher.

Entre deux rafales, je regarde où sont mes gars ; à une vingtaine de mètres, je vois deux têtes qui sortent du sol, celles de Mariani, et de mon radio : ils ont trouvé un petit élément de tranchée bien fait, tout étroit, juste comme il faut.

Le tir reprend, un obus tombe près ; je tourne la tête et je vois la bobine du fil de téléphone qui vole en l'air : l'obus est tombé dans le trou. Je me précipite pour ramasser les morceaux : rien, pas de traces ! Je me retourne et vois mes deux zèbres à quelques dizaines de mètres en arrière, qui me font un grand signe, un peu pâles tout de même.

(x) J'ai raconté cela à Soubyn, une amie de Lyna, déportée de Ravensbruck où elle avait du travailler dans une fabrique de munitions : "C'est un grand plaisir que tu me fais, répondit-elle. Je n'avais jamais pu savoir si nos sabotages avaient servi à quelque chose".

Quelques secondes avant, Mariani avait dit à l'autre : "Tu viens, ça sent chaud ici, foutons le camp ailleurs". Intuition ? Chance ? Ce fut le premier exemple de baraka à laquelle mon équipe allait croire fermement.

Autre souvenir d'un autre genre : c'est le soir au moment de casser la croûte sur le capot de la jeep, nous voyons arriver mon chauffeur Morana, avec une cocotte remplie de rôti de porc et de pommes de terre sautées toutes chaudes. C'est ça l'esprit d'initiative. N'ayant rien à faire, Morana était allé faire du plat à la fermière d'à côté.

Le I8, le régiment a chassé les Allemands de la boucle du Doubs, moi aboutissant à Dampierre. Voici ce que j'écris à mes parents le I9.

" Vous ne pouvez imaginer la joie que l'on ressent à entrer dans les villages à la poursuite des boches, à voir la joie des habitants. Cela paye de bien des fatigues et de peine. Les villages ne sont pas trop démolis, mais ils ont été pillés par les Allemands qui vivaient sur le pays depuis deux mois. Les habitants ont malgré tout sorti pour nous ce qu'ils avaient pu garder de meilleur."

Nous commençons par remettre le matériel en état. Les pneus souffrent beaucoup en tout terrain : de nombreux sont crevés ; des éclats bien sûr, mais aussi des racines ; il faudrait les réviser tous.

En fin d'après-midi, je pars à la recherche de Debay que l'on sait dans un hôpital dans le Jura : Pont de Roide, Maiche, Morteau et je ne sais où, d'autant plus que la nuit, pas moyen de trouver cet hôpital.

Retour dans le brouillard ; vous me direz qu'en black-out, brouillard ou pas, c'est la même chose ; Eh non ! la nuit, même à nouvelle lune, n'est jamais totalement obscure et pare-brise baissé (ou cassé comme le mien) on voit quand même un peu, au moins le bord de la route. Ce brouillard est en plus givrant, et il faut de temps en temps se gratter la figure pour enlever la glace. Nous arrivons sans encombre dans notre secteur, pour dérapier sur de la boue dans un fossé plein d'eau.

L' ALSACE

(20 Novembre 44 - 20 Janvier 45)

Le lendemain, 20 novembre : formidable !

Les chars ont percé du côté de Delle et ont foncé en Alsace. La 9ème DIC va les suivre. A la nuit, nous partons : itinéraire ? : on longe la frontière Suisse au plus près, Delle, Réchésy, Pfetterhouse, Ferrette. Point de rendez-vous ? : Blotzheim - Où est ce patelin ? Cherchez bien sur la carte, du côté de St Louis. Situation du front ? Inconnue.

Chaque chef de voiture a sa carte et repère la route.

Nous roulons en black out ; le bataillon FFI est devant nous ; comme ses chauffeurs qui conduisent des véhicules civils d'avant 1940 ne sont pas habitués à rouler dans l'obscurité, les deux colonnes sont bientôt emmêlées.

Nous n'avons pas eu le temps de démonter toutes les roues, les crevaisons commencent : bientôt un camion s'arrête ; dans ma position de serre file, j'en fais autant : " Bon ! Vous savez où on va ? La carte : Blotzheim ; démmmerdez-vous ".

Puis un deuxième, un troisième camion s'arrêtent.

A ce petit jeu, j'ai vite fait de perdre le convoi. Je double des colonnes et des colonnes pour me retrouver tout seul !

Il pleut. Pare-brise cassé et sans capote, nous sommes trempés comme du pain perdu. Car perdus, nous le sommes : je ne sais si ce sont des résistants ou des Allemands (je penche pour les premiers) qui ont peinturluré de noir les panneaux indicateurs et les bornes.

Nous sommes obligés de naviguer à l'estime.

J'en ai marre "Boches ou pas, Morana, allume les phares".

Nous roulons plus vite, je vois un camion tout seul qui arrive d'un petit chemin sur la gauche ; je m'arrête.

C'est un camion de la CCI qui s'est perdu. "Tu me suis" et nous repartons phares allumés.

Je viens buter sur un peloton de chars à l'arrêt ; j'avance à pied

et trouve un capitaine perplexe devant un pont portant un panneau : limite 12 tonnes ; ses chars en pèsent 32 : cruel dilemme.

Il décide de tenter le coup, mais me fait faire le passage pour que je traverse avant ses chars : on ne sait jamais.

Vers 2/3 heures du matin : Blotzheim ; le village est mort.

Pas de troupes : je suis arrivé le premier (je ne saurai jamais comment j'ai fait). Nous sommes crevés, imbibés, transis.

Comme ce n'est pas six gus avec deux mitraillettes et quatre carabines qui pourront défendre le village si les Allemands reviennent, je décide d'aller nous coucher ; je frappe fort à la première porte, on remue dans la maison ; on ouvre et la famille Meyer nous tombe dans les bras ! On nous fait bouffer, sécher, l'accueil est formidable ! Et quand nous nous réveillons dans la grange, le reste de la CCI est là (moins un canon laissé en route : un roulement cassé).

Le reste du régiment est dans les environs, sauf le 2ème bataillon qui n'arrivera que le surlendemain soir, parcequ'il devra forcer le passage de vive force entre Réchésy et Pfetterhouse : une contre attaque allemande ayant coupé la route, arrivant jusqu'à la frontière suisse. Et moi qui suis passé pleins phares l'innocence est toujours récompensée !

Les chars sont allés jusqu'aux faubourgs nord de Mulhouse, sur la rive sud de la Doller, sans s'occuper de la bordure du Rhin à l'est de la route Mulhouse - Saint Louis, couverte dans sa moitié nord par la forêt de la Harth.

Jusqu'à fin décembre, le 6ème RIC allait être occupé à nettoyer cette zone (Kemps, Loechlé, Village Neuf, Huningue, Rosenau).

Mais le 24 novembre, on n'est pas encore là et mon régiment réduit à deux bataillons plus le bataillon FFI s'étire d'Habsheim à St Louis, aidé par quelques chars. Nous ne savons pas ce qui se cache dans la forêt.

La veille au soir, la CCI, réduite à cinq canons et peu de munitions s'installe près d'Habsheim et moi dans le clocher.

En arrivant dans une position nouvelle, nous avons l'habitude de préparer des tirs sur des objectifs importants, généralement sans réglage, soit par manque de munitions, comme dans ce cas, soit pour

ne pas déceler sa présence. D'Habsheim partent trois routes en patte d'oie qui entrent dans la Harth. Nous préparons des tirs numérotés, à cheval sur les entrées. Pour commander le tir, il suffit d'en donner le numéro et les pièces tirent dans les 20 secondes.

Au petit jour, tout d'un coup, sans préparation d'artillerie, une compagnie allemande appuyée par trois gros chars, sort du bois à droite d'une des routes. Le tir de la CCI tombe aussitôt, pas bien réglé naturellement, bien sur la lisière, mais trop à gauche ; les Allemands ont avancé, mais le fait de tirer sans attendre met les servants en action et rend le réglage plus rapide.

Tirer sur une troupe en mouvement passe pour le nec plus ultra de l'artillerie. C'est la première fois que je le fais.

Je passe les commandements en même temps qu'un aspirant du régiment d'artillerie ; en peu de coups, le tir tombe sur les Allemands en marche. Un obus explose sur un char qui s'arrête. Je ne l'ai pas démolé, mais ses occupants ont du être un peu secoués quand même.

Voyant que les fantassins couchés ne bougent pas, j'arrête mon tir pour économiser mes munitions, laissant l'aspirant continuer le sien et j'ai la satisfaction de voir que rien n'arrive plus : c'est donc bien mes coups qui tombaient juste ; tirant tous les deux en même temps, nous ne savions pas à qui étaient les explosions que l'on voyait, et les siens étaient on ne sait où.

J'apprendrais plus tard par un déserteur qu'il y avait une autre compagnie allemande massée à gauche de la route, et qui n'avait pas suivi parcequ'elle avait été décimée par mon tir au hasard : y'a des qui ont de la chance (ou de la malchance, cela dépend de quel côté l'on se trouve).

Pris par mon réglage, je ne m'étais pas rendu compte de ce qui se passait du côté de l'infanterie qui dut se défendre en combat assez rapproché ; heureusement que des chars étaient là.

Après cette alerte, la CCI ne participera jusqu'au 21 janvier à aucune opération notable, sauf la prise de Loechlé.

Le premier dimanche en Alsace, ma section le passe au repos dans un village (Koetziengue ?) où tout le personnel est admirablement reçu.

Des voisins viennent déguster une bonne bouteille :

"Ah ! celui-là, c'est de la bonne année ! " disent les indigènes ; je goûte : du vitriol !!! Je ne sais comment devaient être les mauvaises années. Je pense que pendant la guerre, les vigneron n'avaient pas eu de sucre pour chaptaliser leurs mouts.

L'après-midi, en partant pour St Louis, je suis un peu inquiet, car mes chauffeurs ne me semblent pas jouir de toutes leurs facultés.

St Louis, logés chez l'habitant, ce sera la vie de rêve.

- Je cherche un observatoire, et naturellement monte dans un clocher. Un clocher, ce n'est pas très malin, car c'est la première chose dont l'ennemi se méfie, mais il faut bien trouver quelque chose de haut et de dégagé.

En face, à Huningue, les Allemands ont trouvé mieux : ils ont fait un trou à mi-hauteur d'une grande cheminée d'usine en béton. Pour entraîner un aspirant frais émoulu de Cherchell, je lui fais régler un tir dessus. Il fallait être dingue pour espérer la toucher avec un canon de 105 ; d'autant que dans un endroit habité, on ne voit pas bien où tombent les obus. Tout à coup, je sens que nous sommes très près et je commande un changement de direction d'un demi millième (I/2 graduation : ça aussi c'était farfelu) et un coup tape dans la cheminée sans faire beaucoup de mal au béton, secouant quand même un peu les occupants de l'observatoire, je l'espère.

Le lendemain, ayant la flemme, je reste au lit et envoie Maurin et le radio voir ce qui se passe de l'autre côté. Je les vois revenir rouges, rouges de poussière de brique : juste arrivés en haut du clocher, baoum ! Un obus de char le traverse à mi-hauteur ; descente en vitesse ; ils sont encore là où est passé le premier qu'un deuxième obus traverse le haut : pour se venger de mon tir de la veille, les Allemands tirèrent avec un char, sur tout ce qui dépassait des toits à St Louis ... Si les gens avaient su que c'était de ma faute....

- Autre exemple de baraka : pendant que je suis dans un clocher (toujours) les allemands nous tirent au 88 ; ma jeep et Morana sont à côté dans une cour de ferme avec cinq ou six paysans autour, avec des poules, des chevaux ; un obus explose dans la cour : personne de blessé, pas un éclat dans la jeep.

- Une nuit, alerte générale de tout le secteur : que se passe-t-il ? Nous apprenons le lendemain que le colonel Fabien, le FTP de Paris dont le bataillon était venu en renfort, venait d'être tué, ou plutôt venait de se tuer avec tout son état major (sauf un qui a raconté l'histoire).

Ils s'amusaient à sauter à pieds joints sur une mine anti-char (tellermine). Ces mines ne doivent pas détonner sous le poids d'un homme : oui, mais voilà, il ne faut pas jouer au ...

Les historiens ne racontent pas cela, et Fabien est mort en héros.

- Un autre jour, je suis appelé en appui d'une compagnie du bataillon FFI de l'Hérault en position pour la Harth. Nous les connaissions un peu ; en particulier un lieutenant qui nous dit un jour avec l'accent : "Moi, vous comprenez, je suis facteur ; ils m'ont mis lieutenant, mais je n'y comprends rien, et il ne faut pas m'en demander beaucoup".

L'avant veille une compagnie s'était débandée. Le colonel Dessert qui commandait le RIC après le départ de Salan à l'état-major de la Division fut furieux : il exigea que cette compagnie reprenne elle-même ses positions (avec quand même l'appui de la CCI, on ne sait jamais). Ce qui fut fait sans coup férir.

Commentaire du lieutenant FFI : "Vous comprenez, on leur a tiré dessus, ils se sont découragés, ils sont partis".

- Le 6 décembre (je ne sais où se placent dans le temps les histoires que j'ai racontées avant ; je crois que la mort de Fabien s'est produite la nuit de Noël) a lieu l'attaque de Loechlé et de l'usine électrique de Kembs. La CCI est mise à la disposition du 2ème bataillon avec le commandant DABOVAL. Les pièces sont installées à 1 Km du village à l'abri d'un bois.

Cette fois nous ne manquons pas de munitions : peu de temps avant, les gars avaient fauché 1500 coups dans un dépôt américain (x). De notre propre autorité, nous décidons de participer à la préparation d'artillerie par 5 ou 6 tirs : 100 mètres sur cent, 100 coups chacun ! Aucun réglage, afin de ne pas donner l'alerte.

Au petit jour, dans le brouillard, le tir se déclenche.

Nous tirons de près avec la charge minimum le recul est faible ; les servants sont bien entraînés et les 20 coups par pièce partent en moins d'une minute ; le temps de trajet étant de 7 à 8 secondes, le premier coup tombe, tandis que trois ou quatre sont déjà partis. Les chargeurs avec quatre tirs ont manipulé en quatre minutes 1600 Kg ; asphyxiés par les gaz de combustion, certains tomberont dans les pommes. Je vais avec Daboval. Nous avançons du nord vers le sud, perpendiculairement à la direction du tir. Je vois par les impacts que ces tirs ont été décalés vers la droite.

Une compagnie ne peut déboucher sur un terre-plein à cause d'un tir rasant de mitrailleuse. Son capitaine a avec lui Selmersheim. Les mitrailleuses se trouvent à l'emplacement d'un tir préparé à priori, juste sous le nez des fantassins. Selmersheim sans mollir et sans réglage déclenche aussitôt le tir. Je me précipite au téléphone pour crier "halte au feu", mais nos gars étaient si bien entraînés, qu'il y a déjà une dizaine de coups par pièce de partis.

(x) Si cette fauche était pour la Cause, d'autres l'étaient moins. Il y avait des vols de matériel entre les régiments : revenant d'un ravitaillement, un de nos camions avec remorque, mitrailleuse I2,7 et un plein chargement d'obus disparut pendant que le chauffeur prenait un pot ; il fallut attendre fin janvier pour avoir l'occasion de le déclarer "perdu".

Pour tirer tout près des fantassins, il faut envoyer quelques coups plus loin puis se rapprocher avec prudence. Dans le cas présent heureusement que, comme je l'ai déjà dit, nos tirs préparés étaient décalés vers la droite dans le bon sens.

Les fantassins sont très contents de la rapidité et de la précision. Seul Daboval s'est rendu compte ; il m'a regardé et n'a rien dit.

Peu de temps après, Selmersheim reçoit une balle dans le bras ; ce n'est pas très grave, mais voilà un autre officier d'éliminé. Les combats dureront toute la journée, ils coûteront 48 morts et 124 blessés. Sur le soir Daboval que j'avais vu si calme dans le Doubs s'excite. "Si l'usine n'est pas prise ce soir me dit-il, demain ce sera plus dur".

Il pousse ses hommes. A la nuit tombante, le feu prend aux transformateurs, les fantassins énervés se précipitent en hurlant ; leurs silhouettes entre les flammes forment un spectacle dantesque.

C'est fini.

Le lendemain de la salle de conduite de la centrale, j'effectue un réglage sur l'église du village, en face, de l'autre côté du Rhin. Un tir de réglage sur un objectif bien repéré sur la carte (un carrefour, une église, un château d'eau) est destiné à étalonner le terrain en portée et en direction. Les pièces restent pointées "en surveillance" sur cet objectif repéré et les tirs suivants sur des objectifs inopinés commandés à partir de lui.

C'est ce que je fais par réflexe en voyant à 4 ou 500 mètres un groupe de soldats occupés à des travaux de terrassement ; au bout de quelques coups, j'arrête car cela ne vaut pas la peine de les embêter pour le plaisir. C'est la seule fois que je tirerai sur l'Allemagne.

La veillée de Noël, je l'ai passée à St Louis, chez mon logeur qui distribue des cadeaux ; pour moi, un cuir pour affuter mon rasoir, (car depuis l'Algérie, je me rase au sabre ; les lames étant difficiles à trouver). A la suite de quoi, la famille entonne "Mon beau sapin" en allemand, mais horriblement faux, à l'unisson.

Les bords du Rhin étant nettoyés et laissés à la garde des FFI, le régiment s'installe dans les faubourgs du sud-est de Mulhouse, face à l'Ile Napoléon.

Nous nous logeons dans des villas vides de leurs occupants (allemands certainement) en choisissant celles dont chauffage et eau chaude marchent au charbon dont les usines voisines ont de gros stocks inutilisés. C'est la belle vie que de pouvoir se baigner à volonté. Cela durera jusqu'au 20 janvier, avec comme intermède un soir que je suis de service, une attaque de nuit accompagnée d'un violent bombardement d'artillerie, le plus fort que nous ayons jamais subi. La liaison est immédiatement coupée et il n'y a pas autre chose à faire que d'attendre dans une cave. L'attaque sera finalement repoussée grâce à des obus de mortier éclairants (munis d'un parachute) que nos fantassins avaient reçus peu de temps avant et qui transformèrent le combat de nuit en combat de jour.

Les pièces restées sans ordres avaient effectué de leur propre initiative un tir de barrage, Giordani reçut pour cela des félicitations officielles. Ceci montre que la CCI était quelque chose de bien rodé. Debay avait créé un outil très souple, décentralisé au maximum où soldats, sous-officiers, officiers, pouvaient remplir plusieurs rôles et prendre des initiatives.

J'ai parlé plusieurs fois des pièces, des équipes d'observation et n'ai rien dit des transmissions.

Les postes radio légers et maniables ont été vite fatigués. Leur portée théorique de 1,5 ou 5 km a vite été réduite au tiers. Aussi nous comptions surtout le téléphone. Les téléphonistes déroulaient des kilomètres et des kilomètres de fil, qu'il fallait ensuite réembobiner car nous n'étions pas assez riches pour l'abandonner comme les américains le faisaient.

Ces fils légers s'usaient vite, il fallait réparer les courts circuits, sans parler des coupures dues aux bombardements.

Les équipes de transmissions passaient leur temps à parcourir les lignes accomplissant un travail obscur et sans panache, non sans dangers. (Pour faire une épissure : dénuder le fil sur 3 à 4 cm à une dizaine de centimètres de l'extrémité, faire un noeud plat

et recouvrir d'isolant, et terminer en massant ce dernier entre les paumes des mains. Cette dernière opération est destinée à assurer l'étanchéité. Mariani, mon téléphoniste, ne manquait jamais de la faire dans toutes les circonstances, disant qu'il préférerait n'avoir pas à revenir, et ce au grand dam de son collègue qui aurait préféré quelquefois se mettre plus rapidement à l'abri).

Bien que je pense avoir eu des relations cordiales avec toute ma section (je le verrai bien après ma blessure), j'étais évidemment plus près de mon équipe avancée, chauffeur, observateur, radio, téléphonistes. C'est souvent eux qui me ressortaient ces paroles pleines de sagesse, que je leur avais apprises, tirées "Des silences du colonel Bramble" : "La vie du soldat est une vie dure, parfois mêlée de réels dangers".

Ils croyaient dur comme fer avoir, en groupe, la baraka ; le jour où j'ai été blessé, j'étais avec l'équipe d'une autre section ; réaction des miens quand ils sont venus me voir à l'hôpital : "Si vous aviez été avec nous, il ne vous serait rien arrivé".
Quien sabe ?

LA FIN

(20 Janvier - 17 mars 1945)

A Mulhouse, Georges Brauer et moi avons plus d'occasions de nous voir. Il a été muté à l'Etat-Major de l'artillerie de la Division.

Je pense que cela lui allait mieux que d'être dans une batterie.

Un moment, il est amené à assurer l'intérim de son patron :

"Quelle autorité tu veux que j'ai sur le colonel de mon ex-régiment ? Tu comprends, je ne peux pas lui donner d'ordres. Alors, je louvoye ; je lui dis : vous ne pensez pas que vous pourriez peut-être essayer de faire un tir la-dessus ?"

Je vois Georges !!

Bien que le front soit relativement calme, les fantassins sont fatigués. Les compagnies sont à 80 %, et souvent moins, de leur effectif normal. Un lieutenant, Lebos, rencontre le Général Morlière qui commandait la Division, avec Salan comme adjoint pour l'infanterie. Lebos se plaint amèrement : stupéfaction de Morlière auquel Salan cachait la réalité, le sachant timoré. Choc en retour : Lebos se fait vertement engueuler par Salan. Qui avait raison ? Morlière ou Salan ? Salan, je crois, car il n'y avait pas autre chose à faire que de tenir jusqu'au coup de collier final.

Je suis nommé lieutenant à compter du 25 décembre, un peu en avance sur les deux ans qui sont le délai normal (j'étais sous-lieutenant depuis le passage de la frontière). Cela pose un problème, car Benest plus ancien que moi comme sous-lieutenant, et qui de ce fait commandait la CCI en l'absence de capitaine, n'est pas encore nommé. Je rassure le colonel Dessert en lui disant qu'en attendant il n'y aura rien de changé.

Ce n'est que vers le 15 janvier que nous voyons arriver un capitaine qui ne jouera aucun rôle dans les opérations qui vont suivre et, si j'en juge selon ce qui se passera après en Allemagne, cela a mieux valu. (Alors qu'en décembre nous étions 4 sous-lieutenants : Benest, de Maupeou, Albrieux et moi, en janvier, nous étions 8, avec l'arrivée du capitaine, de Combres, Claveiranne et David.)

Le 20 janvier débutent les combats contre ce que l'on appelle "la poche de Colmar" et qui amèneront la libération totale de l'Alsace. Cette libération viendra du nord et de l'ouest ; les troupes qui ont attaqué les premières par le sud, (dont mon régiment) ont servi à fixer et user la résistance allemande. Les combats au départ de Mulhouse furent pour cette raison, très durs.

Donc, le 20 à 7h30, l'attaque démarre après une forte préparation d'artillerie ; la Doller est traversée à l'abri d'un rideau de fumée fait à coups d'obus fumigènes et sur des ponts que le Génie a construit à la hâte. Dans les premiers moments, la progression se fait sans trop de difficultés.

La veille, j'avais dit à mes gars : "Demain on met le casque"
 "Vous croyez ? mon Lieutenant." "Méfiance, ça va chauffer".
 Jusqu'à présent, nous nous sommes promenés en calot : vaine gloriole ?
 Non, le casque est lourd et ne donne pas une bonne protection, il est trop mince. Toujours est-il que mon intuition va se révéler bientôt payante.

Il y a une demi heure que nous avons démarré ; nous sommes dans une rue que des 88 prennent en enfilade ; nous nous mettons à l'abri au coin d'une villa ; un obus tape dans une cheminée dont les briques nous tombent sur la tête ; le poste radio n'a rien, les hommes, quelques contusions, mais grâce au casque, pas de fractures du crâne

"Vous avez eu du nez mon lieutenant !"

Il commence à faire froid, moins dix, moins quinze, avec un peu de neige : je suis habillé en conséquence.

Les chaussures américaines à semelle plastique, ne valent pas les godillots français : elles prennent l'eau ; aussi l'équipement comporte des snowboots en caoutchouc qui se placent au-dessus. J'ai amélioré le système en remplaçant les chaussures par de la paille. Donc aux pieds : chaussettes de grosse laine, paille, snowboots. Au-dessus, en remontant : caleçons longs en laine épais (les roosevelts), le pantalon de sortie en laine, le pantalon du battle dress en coton, tricot de corps à manches longues en laine épaisse, chemise de flanelle, blouson, canadienne en grosse toile doublée en laine, passe-montagne, casque. Aux mains, gants de laine mouffles en peau de mouton.

Au deuxième jour de l'attaque, on nous distribue une espèce de chasuble et un couvre casque en coton blanc ; c'est un camouflage pour temps de neige un peu sommaire car les bras et les jambes se voient de loin ; c'est mieux que rien tout de même.

Ainsi habillé, on ne peut faire Strasbourg-Paris à la marche !

On peut cependant se remuer et se coucher dans la neige. Et surtout, je n'ai jamais eu froid. Les mouffles ne sont pas très commodes pour manier les jumelles, ni pour fumer la cigarette ; mais depuis septembre je me suis mis à la pipe, plus commode à manier par temps humide et que l'on peut garder à la bouche tout en mirant aux jumelles (c'est aussi moins dangereux la nuit, car la lueur ne se voit pas).

Je suis à gauche du dispositif ; ceux qui n'ont pas passé la Doller tout de suite, ont plus de mal à traverser car les Allemands se sont ressaisis. Malgré tout, Bourtzviller est occupé dans la matinée.

Sur la droite (Illzach, Kingersheim), les choses ne commencent pas mal. Là, la résistance devient plus dure. Dans un observatoire de Benest, trois hommes sont très grièvement blessés ; l'un mourra quelques mois plus tard.

Le lendemain une contre attaque oblige à céder un peu de terrain (la CCI profitera de ce repli pour "perdre" le camion qui nous avait été volé). Ce n'est que le 23 au soir que Kingersheim sera totalement occupé.

L'artillerie Allemande est beaucoup plus active qu'à Toulon ou dans le Doubs. Elle utilise en particulier des "orgues de Staline" copiés sur les Russes. Il s'agit de fusées dont les tubes de lancement sont disposés en un faisceau d'une vingtaine. Tirées à une ou deux secondes d'intervalle, elles ont un effet assez impressionnant tant sur ceux qui les entendent passer à cause du bruit de sirène qu'elles font (d'où leur nom) que sur ceux qui les reçoivent. J'ai toujours eu la chance d'être ailleurs dans un secteur plutôt calme jusqu'au 25, jour de la prise de la cité Anna.

Lettre à mes parents : 2I/I 3h du matin (pendant un quart)

"....

Jusqu'à avant hier, le temps a été sec, un peu froid, avec cinq "centimètres de neige. Avant hier, il a plu, ce qui avait tout dégelé," "mais hier, la neige s'est mise à tomber et je crois que depuis 16 h, "elle n'a pas cessé. De plus, depuis le soir, il fait un fort vent ... "

"... Papa me parle des mines et des pièges, il n'a pas besoin de me "faire des recommandations : le danger vient de ce que l'on n'a pas "toujours l'idée du piège ... "

"... les instructions américaines sont rédigées de façon humoristiques " (on les retient mieux) ; par exemple : "N'ouvrez jamais une porte sans "regarder ce qu'il y a derrière."

"Comment faire ? Entrer par la fenêtre ? Oui, mais avant d'ouvrir "la fenêtre, il faut regarder ce qu'il y a derrière ! Au fond, le "vrai danger vient de l'inattention. On peut penser à tout. Comme "toujours, il faut avoir de la chance. Il n'y a que cela qui compte."

Je vois Georges plusieurs fois ; un jour nous sommes dans une école de la Cité Anna. Des 88 tirent ; assis sous la fenêtre pour éviter des éclats éventuels, nous assistons à une scène fort triste. Le colonel Dessert est là, houspillant le commandant du bataillon, qui a complètement craqué ; incapable de formuler un ordre, ne sachant que répondre "Oui, oui mon colonel, oui je vais le faire tout de suite". Il sera évacué en pleine dépression.

Le 27 janvier, après une forte préparation d'artillerie, le premier bataillon attaque la cité Khulman en venant de la gauche, en direction de l'est.

Je suis avec la 2ème compagnie, complètement à gauche, sur la route qui aboutit au cimetière de Wittenheim. Il y a une trentaine de centimètres de neige, il fait froid. Je n'ai pas avec moi mon équipe, mais celle d'Albrieux (je ne sais plus pourquoi) ; Neuveu, un sous-lieutenant FFI arrivé en stage depuis deux ou trois jours, m'accompagne.

Profitant du tir de barrage, les fantassins s'élancent ; des hommes sautent sur des mines antipersonnel cachées sous la neige. Il s'agit de "shuhmines" (shuh : chaussures) ce sont de petites boîtes en bois contenant 100 à 200 gr d'explosif et dont le couvercle s'emboîte sur le fond ; le détonateur est en bakélite : ne comportant que très peu de parties métalliques, elles sont pratiquement indétectables avec la "pöele à frire" (démineur ainsi nommé à cause de sa forme).

Une légère pression sur le couvercle libère le percuteur.

Sitôt que le barrage a pris fin, le passage est pris sous un feu nourri d'armes automatiques. Je suis totalement coupé de la compagnie. Je ne peux tirer sur la droite où semble se situer la résistance principale, car je ne sais pas où sont les fantassins. Par contre à gauche ; à une centaine de mètres, je repère des mitrailleuses qui tirent par des fenêtres. Je règle quelques tirs, qui semble-t-il les font taire.

Les chars ne peuvent pas agir car il n'y a pas que des mines anti personnel et, sous le feu, les démineurs ne peuvent intervenir.

La situation est bloquée. Les Allemands retranchés dans les caves arrosent tout ce qui bouge par les soupiraux ; nos fantassins sont cloués au sol. Il faudrait prendre maison par maison. Dans un combat de rue, l'artillerie ne sert pas à grand chose.

Cependant, vers 13 heures, je me dis que je dois faire quelque chose et essayer de rejoindre le commandement de la Compagnie. Dans la neige, des traces de pas ; des gens sont passés, pourquoi pas moi ? Fort de ce raisonnement de polytechnicien et, profitant d'une accalmie, je

m'élance en courant; je ne mets pas les pieds dans les traces et

Je reste debout une ou deux secondes et tombe dans la neige au pied de la barrière en bois d'une maisonnette.

Je m'assied le dos appuyé au portillon ; une balle claqué à 20 centimètres de ma tête ; je me couche.

Je n'ai pas mal, la blessure ne saigne pas. Je pense que l'explosion a cautérisé l'artère. Je me fais cependant un garrot avec ma ceinture ; un mauvais garrot qui n'aurait pas stoppé l'hémorragie si elle avait été forte.

Neveu, suivi de mes gars, était derrière moi dans le fossé d'où je suis parti. Il veut me porter secours malgré mes dénégations ; il arrive à côté de moi, passant entre les mines, mais reçoit aussitôt une balle qui lui fracasse la cuisse.

A une dizaine de mètres un lieutenant git, les deux jambes broyées ; à côté de lui un adjudant qui n'a rien n'ose pas bouger et gueule pour réclamer des secours.

Combien de temps sommes nous restés là ? Je ne sais. Enfin des gens dans une maison en face, envoie des prisonniers allemands pour enlever les blessés. Ils sont morts de peur, mais aucun ne saute.

Je suis déposé sur un lit dans ce que je crois être un logement de la gendarmerie ; Neveu est à côté de moi.

Mes gars viennent me voir ; ils ont déjà averti la CCI ; je leur fais transmettre qu'à mon avis il est inutile d'envoyer quelqu'un pour me remplacer.

Voici ce que l'un d'eux m'écrira plus tard :

"Au moment où vous êtes parti à la recherche du PC de la 2ème compagnie, je marchais derrière le sous-lieutenant Neveu, lorsque en arrivant à la maison avant le champs de mines, j'ai vu un homme qui sautait. J'ai rejoint le sous-lieutenant qui me dit : "C'est le lieutenant Daubos, me dit-il, prenez mes affaires, je vais le chercher". Je suis monté au premier étage, et j'ai pu voir le sous-lieutenant ramper. Je l'ai entendu interpellé des prisonniers qui passaient, sauter dans le ruisseau, vous soulever et retomber frappé d'une balle.

J'ai assisté à votre enlèvement par des prisonniers. Puis j'ai reçu votre message qui a été notre dernier contact. Nous nous sommes repliés jusqu'au PC du Capitaine qui se trouvait à la cité Anna à cent mètres du nôtre."

Je ne souffre pas. C'est mon talon qui a porté ; il reste le devant de la chaussette, avec au bout, quelques orteils ; l'extrémité du tibia dénudé est tout noir. Peut-être me fait-on un vrai garrot.

J'attends ainsi jusqu'à 15 h 30.

Je ne sais plus à quoi j'ai pu penser : je suis sûr que je n'étais ni abruti ni désespéré.

Les brancardiers et un médecin viennent me prendre ; ils laissent Neveu moins gravement atteint. Ils marchent dans les fossés ; je ne souffre toujours pas malgré les secousses inévitables. Nous arrivons vers 16 h au premier poste de secours : morphine, caféine, sulfamides. Je vois un aumonier et plaisante : "Je n'ai pas besoin de vous". C'est peut-être avant de quitter le premier poste de secours que je tombe dans les pommes car je n'ai pas le souvenir de mon départ ni du trajet jusqu'au deuxième poste, où mes papiers disent que j'arrive à 17 h 15 : effet du choc ou de la morphine ?

J'ai une très faible conscience de ce qui se passe autour de moi ; je sens la présence d'un aumonier qui me dit : "Nous allons dire la prière des malades". Moi, je veux bien, et ce n'est que le lendemain que je réaliserai les atouchements aux mains et au front : il m'a donné l'Extrême Onction sans le dire franchement : cela ne se fait pas, et je l'ai fait sermonner vertement.

J'arrive à l'hôpital avancé de Mulhouse à 17 h 45. Je me réveille un peu pendant qu'on me déshabille, pour entendre une femme dire : "Un si beau gars, si c'est pas dommage tout de même !" (Ça fait toujours plaisir à entendre).

Re-vape ; re-réveil à la réanimation sous un tunnel chauffé par des ampoules électriques, pour voir Georges qui passe la tête à la porte : "Ça va ?" "Oui, ça va". Je ne sais comment il avait appris ma blessure. Il m'a dit par la suite que l'on me donnait comme mourant. (tension : 6,5/6).

NAME AND ARMY SERIAL NUMBER <i>1012</i>		REGIMENT AND ARM OR SERVICE	
<i>P. S. Danbers and</i>		<i>6 C F 6 R J C</i>	
GRADE	COMPANY	ARMY	AGE
<i>LT</i>	<i>6 C F</i>	<i>6 R J C</i>	
DIVISION	CORPS	RACE	NATIV-ITY
STATION WHERE TAGGED: <i>P. S. 16 R J C</i>		DATE	HOUR
		<i>27/1</i>	<i>10/15</i>
DIAGNOSIS: IF INJURY, STATE HOW, WHEN, WHERE INCURRED <i>Amnesia in part of head.</i>			
LINE OF DUTY <i>Garnet</i>			
TREATMENT: <i>1 cc morphine - 16/4</i> <i>6 cc pain relief. 10/15</i> <i>1 mg caffeine - 16/4</i>			
ANTITETANIC SERUM: DOSE	TIME	MORPHINE: DOSE	TIME
DIAGNOSIS:		DATE	
<i>P. R.</i>		<i>10/15</i>	
SIGNATURE, WITH RANK AND ORGANIZATION: <i>C. L. O. A. M. E. N.</i>			



1012
1012
1012

SUPPLEMENTAL RECORD

1012
1012
1012

25 B.M. 6 C F T 17 45

Examination held D.

Garnet *216115*

h. complete
1 *surgically* *N 2*

1 *Reoperation* *non-pelley*
2 *Chloroform*
Plasma 600cc

Examination held 2-1-45
20/4/45
J. Thornton

L'idée que je pouvais mourir ne m'a jamais effleuré : manque de sens des réalités ? optimisme invétéré ? inconscience ?

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que le passage aurait eu lieu sans que je m'en rende compte ; en est-il toujours ainsi ?

Pourquoi pas ? C'est rassurant pour l'avenir.

Je refais surface sur la table d'opérations pour dire : "Eh ! Attention ! Je ne suis pas endormi !" C'est fini dit le chirurgien, qui m'a opéré sous syncope. (Je me souviendrai quelques jours après, d'avoir entendu un bruit sourd pendant qu'on sciait les os en trop.) Le chirurgien me fait parler, sûrement pour me changer les idées ; il est catalan, et nous parlons un peu du pays.

Le lendemain, la douleur est supportable ; il est vrai qu'on ne lésinait pas avec la morphine. Je me sens plutôt faible ; je suis sous perfusion.

Les visites commencent, Georges, mes gars, mes collègues de la CCI.

Je fais écrire à mes parents par l'assistante sociale. Je ne trouve pas le temps long, somnolant la plupart du temps.

J'apprends ce qui s'est passé après ma blessure et les jours suivants ; la blessure d'Albrieux au poignet, les morts.

Dès que l'on m'estime transportable, le 1er février, je suis évacué sur Belfort par la route. Le voyage est épouvantable sur les routes en mauvais état. Malgré la gentillesse des conductrices, les cahots secouent le moignon et c'est très douloureux. L'ambulance s'arrête plusieurs fois pour me permettre de récupérer. Ce voyage sera sans conteste, le plus mauvais moment et de loin. A Belfort, je retrouve Albrieux ; sa blessure est vilaine (il sera finalement amputé de la main).

Le médecin me plâtre le moignon. Je peux bouger sans trop craindre les coups. Dommage que l'on ne me l'ait pas mis avant mon départ de Mulhouse. Je fais écrire à nouveau à mes parents par une jeune fille qui nous visite.

Le 4, je subis une nouvelle opération, la dernière.

Pressés par le temps et la clientèle et, d'autre part, pour ne pas refermer définitivement une plaie sans être sûrs qu'elle soit saine, les chirurgiens de l'hôpital avancé se contentaient d'actes conservatoires :

lier les artères, couper le minimum. Il fallait donc au bout d'un certain temps (pour moi huit jours), lorsqu'on est sûr qu'il n'y a plus de risque d'infection ou de gangrène, faire de la chirurgie définitive.

L'enlèvement du plâtre est un mauvais moment (ils auraient pu m'endormir avant). Intraveineuse (l'infirmier s'y reprend cinq fois, ne trouvant pas la veine). Enfin, je tombe.

Réveil sans problème. Mais à force de morphine, j'étais devenu dépendant. Je me souviens qu'une nuit, où angoissé plus que souffrant, j'ai appelé l'infirmière qui, avant de me piquer, m'a ramené au calme. Le gardénal remplace petit à petit la morphine : ce qui a comme résultat de me faire changer de dépendance (à Moulins, une infirmière m'en a débarrassé avec des tisanes de passiflore, je n'étais donc pas véritablement intoxiqué).

Le temps passe sans trop de problèmes ; des gens viennent faire la causette.

Le 9, j'écris ma première lettre à mes parents, disant que le lendemain je dois être évacué vers l'arrière et que j'espère me rapprocher de Nîmes.

Et ce lendemain matin, qui vois-je arriver ? Papa !

Dès réception de la deuxième lettre qui disait que j'étais à Belfort, il s'était mis en chasse d'un laissez-passer car ne pouvaient voyager que ceux qui avaient des raisons sérieuses. La fille qui avait écrit de Belfort avait dit que je ne pouvais le faire parce que j'étais légèrement blessé à un doigt : l'andouille ! Car, mine - doigt - jambe, Papa et Maman avaient conclu que j'étais en petits morceaux.

Nous avons seulement une demi-heure pour parler. Papa me donne des nouvelles. M'annonce la mort de Grand-Père le 30 janvier. Heureux de m'avoir vu en bonne voie, il est maintenant pressé de rentrer à Nîmes pour rassurer Maman, tandis que je pars pour Besançon.

De cet hôpital, je n'ai aucun souvenir. Six jours après, le 15, j'en pars en train sanitaire. Dans le wagon, il y a quelques Allemands et certains Français sont furieux. Ce wagon est d'une saleté repoussante : mon brancard est à terre, le long de la paroi ; au moment où le

BUREAU DE LA PLACE

LAISSEZ-PASSER

M Saubas Gerard

Né le 17-1-1892 à Nîmes

Demeurant à Nîmes 8 rue Colletier

est autorisé à se rendre à Belfort

Aller et retour Huit jours

Mode de locomotion Train et auto

Motifs Voir son fils Melle

Nîmes, le 7 Janvier 1945

P. O. LE MAJOR DE LA GARNISON,



**Visa du Service
de la Sécurité Militaire du Gard**

Nîmes, le 7-2-1945

Le Capitaine GENSANNE
Chef du Service de la Sécurité Militaire du Gard

*autorisation d'itinéraire
à l'usage automobile postal
militaire amenant la*

mission à Belfort

8870592 L. 10. 2. 45

P. Commandant Le Gros

Chef de service de S.F.P.



J. Paris

médecin militaire passe une inspection avant le départ, je pose délicatement devant ses pieds un quignon de pain tout sale et moisi que j'ai ramassé sous moi. Cela ne lui a pas fait plaisir. Le train dépose des blessés à diverses gares et j'atterris à Moulins. Le personnel de l'hôpital civil est abondant et plein de prévenances. Le lendemain, le médecin refait mon pansement ; la cicatrice est en bonne voie, seule la sortie du drain est moche ; (elle l'est restée). Il enlève les points de suture. Visites, livres ; je loue une radio.

Et, le 19, quatre jours après mon départ de Besançon, arrive Maman, accompagnée d'Aimée, ma cousine germaine ! Comment avait-elle pu savoir où j'étais ? Eh bien, c'est la mafia des PTT qui a joué. Dès que Papa avait pu dire que j'étais parti pour Besançon, les collègues de Maman à la Poste s'étaient partagées le travail ; elles avaient appris le départ du train sanitaire et appelé tous les hôpitaux sur son trajet. Maman avait demandé aussitôt un laissez-passer pour elle et sa "fille" (le 16).

Elles sont restées une semaine me semble-t-il, logées chez les Balini cousins d'un camarade de régiment que Papa avait retrouvé, coutelier à Nîmes. C'étaient des gens fort accueillants qui, après le départ de Maman me gaveront de pâtisseries et de beurre.

Ils me recevront plusieurs fois lorsque j'aurai acquis de la mobilité grâce à mes béquilles (le 6 mars).

Pour tuer le temps, je décide d'apprendre le russe. On me trouve une Russe blanche, comtesse pour le moins. Antibolchévique à mort, elle était cependant pleine de fierté et d'admiration pour les victoires du Peuple Russe par l'intermédiaire de l'Armée Rouge (terme à ne pas employer devant un Russe communiste, dire : Armée Soviétique . De même, la Place Rouge serait en réalité la "Belle Place". Rouge et beau se disant par le même mot en Russe).

A la deuxième leçon elle trouve que je suis très doué parce que j'ai déjà assimilé l'alphabet cyrillique (pardis, je n'avais pas autre chose à faire !) et à la troisième, je lui annonce que je quitte l'hôpital dans deux ou trois jours.

Mes études de russe se sont arrêtées là.

Maman était revenue vers le I4 et avait appris la nouvelle de mon proche départ.

Ma plaie est presque totalement cicatrisée : il ne reste qu'une petite croûte. Le I7, je quitte l'hôpital, 49 jours après ma blessure et 41 après la deuxième opération. C'est la preuve que j'avais un bon tempérament !

Quitter l'hôpital n'est rien, monter dans le train est plus difficile. La rareté des transports fait que tous les trains sont archi-combles. Maman n'arrive pas à ouvrir la portière, tant le bout du wagon est bondé. Il faut que ce soit moi qui monte sur le marchepied : à la vue des béquilles, les gens se remuent un peu. J'utilise pour la première fois une place réservée aux mutilés ; Maman reste debout dans le couloir, un moment, puis quelqu'un lui donne une place à côté de moi.

LE RETOUR

(18 Mars - 30 Octobre 1945)

Je retrouve le 8 de la rue Cotelier, l'appartement, ma chambre tels que je les ai quittés.

Malgré l'angoisse permanente, Papa et Maman n'ont pas trop vieilli en deux ans. (Ils ont 53 et 49 ans).

Petit à petit, ils me racontent comment ils ont vécu. Il n'y avait eu aucune intervention policière après mon départ. En dehors de la famille, seuls quelques amis très proches (par exemple les Pélaquié) avaient été mis au courant. A la Poste, une seule collègue de Maman, Mme Arbousset, le connaissait. Elle s'était rendu compte que quelque chose n'allait pas et avait cuisiné Maman ; et c'est elle qui remit plusieurs fois à sa place une troisième dont les idées n'étaient pas dans le ton, Maman ne pouvant que se taire. Papa, lui, avait été dénoncé comme communiste dès 1941 ; il ne l'avait su qu'à la Libération, ayant récupéré divers documents dans une corbeille à papiers. (Ces dénonciations de Français par des Français ont été plus fréquentes que ce que l'on croit (Voir Amouroux "La vie des Français sous l'occupation").

J'ai déjà parlé des problèmes de la vie de tous les jours. On a vu que grâce à Palau et Uzès, mes parents ont moins souffert que bien des Français. Le plus dur pour eux a été l'absence de nouvelles. Après le passage de la frontière, je n'ai écrit qu'une fois, de Barcelone, au nom de Victoria Aftalion. A l'arrivée à Casablanca, je n'ai pas voulu envoyer de message par la Croix Rouge, pour ne pas risquer d'attirer des ennuis à mes parents, dans l'ignorance où j'étais de ce qui avait pu se passer après mon départ.

Par la suite, je n'ai jamais utilisé ces messages et j'ai eu tort, car j'aurais pu les signer du nom de ma Tante Berthe. Ces messages étaient un mode de communication rudimentaire, limités qu'ils étaient à 25 mots et de délai de transmission fort long, mais ils avaient l'avantage d'exister.

15° Division Militaire

COMMANDEMENT MILITAIRE
du Département du GARD

NIMES, le 10 JANVIER 1941

Le Colonel C A Y A T T E
Commandant Militaire du Département du GARD

N° 021 / 1

à Monsieur le Chef du Bureau Liquidateur N° 15

Suite à ma lettre de service N° 20.1984/I-PC et à
votre réponse sous N° du 3 Janvier 1941.

O B J E T :

Personnel des
Agents Militaires



J'ai l'honneur de vous informer que l'agent Mi-
litaire DAUBOS signalé par vos soins comme un axi-
liaire parfait dans son service m'a été signalé d'en-
tre part comme se livrant à une propagande communiste
active.

Je tiens donc à ce que cet agent militaire soit
tout particulièrement surveillé et que tout agissement
suspect me soit signalé.



1) Division militaire
 Commandement militaire
 du Département
 du Gard

1^{er} Bureau

n° 0376 / 1. CPC

SECRET

24 JUIN 1941

Note de service

Des enquêtes prescrites au sujet de l'activité politique de l'agent militaire DAUBOS, il ressort qu'il n'a jamais appartenu au parti communiste. Toutefois, il a été établi que cet agent a été "sympathisant du Front Populaire".

En conséquence le Commandant du Bureau liquidateur n° 15 est prié de faire exercer une surveillance très attentive sur Monsieur Daubos et de signaler tout fait suspect susceptible de justifier sa révocation.

NIMES, le 24 JUIN 1941

Le Colonel CAYATTE, Commandant
 Militaire du Département du Gard

P.O. Le Chef d'Etat-Major :

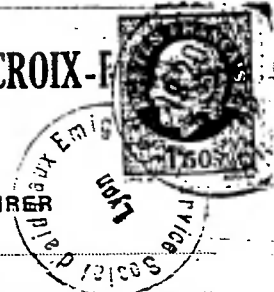



COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
D'AIDE AUX ÉMIGRANTS

 93, RUE GARIBOLDI
 LYON

GENÈVE

DEMANDEUR — ANFRAGESTELLER — ENQUIRER



Nom - Name

Torigna

Prénom - Christian name - Vorname

Joseph

Rue - Street - Strasse

Localité - Locality - Ortschaft

Calan-del-Vidre

Département - County - Provinz

Cyènes - orientals

Pays - Country - Land

France

Message à transmettre — Mitteilung — Message

 (25 mots au maximum, nouvelles de caractère strictement personnel et familial)
 — (nicht über 25 Worte, nur persönliche Familiennachrichten) — (not over
 25 words, family news of strictly personal character).

*andré ou tout le monde
 semaine dernière. tous très bien
 papa Dizier aussi. Votre dernière
 lettre 1^{er} novembre. avez-vous reçu
 colis - très affectueusement*

Date - Datum

7 Janvier 1943

DESTINATAIRE — EMPFANGER — ADDRESSEE

Nom - Name

Dizier

Prénom - Christian name - Vorname

Henri

Rue - Street - Strasse

guettarra

Localité - Locality - Ortschaft

Saida

Province - County - Provinz

Oran

Pays - Country - Land

algerie

ANTWORT UMSEITIG.

Bitte sehr deutlich schreiben.

RÉPONSE AU VERSO.

Prière d'écrire très lisiblement.

REPLY OVERLEAF.

Please write very clearly.

22 JAN. 1943



RÉPONSE

ANTWORT

REPLY

Message à renvoyer au demandeur — Mitteilung an den Anfragersteller zurück-
zusenden — Message to be returned to enquirer.

(25 mots au maximum, nouvelles de caractère strictement personnel et familial)
— (nicht über 25 Worte, nur persönliche Familiennachrichten — (not over
25 words, family news of strictly personal character).

Avez-vous des nouvelles. Florence
avoir des vôtres. Andrieé toujours
Montaganon. Va très bien
Mais trois aussi. Aurons bientôt
Monique. Bons affectueux tous

Berth

Date : 24 juin 1943

Datum

Bitte sehr deutlich schreiben.

Prière d'écrire très lisiblement.

Please write very clearly.

L'exemple donné, écrit de la main de Maman à Berthe, est daté du 7 janvier 43 (avant mon départ). La réponse, qui se donnait sur le même message, l'est du 27 juin et le cachet de la poste française au retour est du 4 novembre. Cela fait 10 mois pour l'aller et retour. Les choses se sont améliorées par la suite, car des messages de fin 43 n'ont mis que cinq mois.

Ma première lettre de France fut du 5 septembre et ce n'est que le 25 octobre que j'ai reçu des nouvelles (18 cartes ou lettres datées du 25 septembre au 18 octobre).

Comme pour la plupart des villes du Midi à l'ouest du Rhône, région qui n'a pas été libérée par des troupes régulières, la Libération de Nîmes ne s'était pas passée sans excès, avec des règlements de comptes et exécutions sommaires en réponse aux excès et atrocités commis par les Allemands et la Milice (pendaison en pleine ville de maquisards et d'otages par exemple). Les FTP d'obédience communiste avaient régné en maîtres.

Par ailleurs, je savais que Nîmes avait été bombardée. Les informations que l'on pouvait recevoir étaient très sommaires. Ces premières lettres de mes parents calmèrent mon inquiétude mais pas celle de mes parents, car moi, je faisais la guerre.

Je n'avais pas à Nîmes de véritables amis, des copains de classe tout au plus, que j'avais quittés six ans avant en 1939. Aussi je reste cloîtré. D'ailleurs les béquilles ne donnent pas une grande mobilité et je ne tiens pas encore la grande forme à deux mois de ma blessure. Je ne tarde pas cependant, d'aller à Montpellier pour passer devant une commission de réforme et me faire faire mon premier appareil.

Je suis hébergé à l'hôpital militaire. Je retrouve "Tonton Minet" et "Tante Minette" qui ne sont pas restés Révolution Nationale jusqu'au bout "Tu as vite compris" me disent-ils. Montpellier plus encore que Nîmes a eu à souffrir des FTP (voir Histoire de la Libération). Plusieurs amis des Canals ont été un temps emprisonnés. Le fils de ma logeuse de 40, devenu milicien a été fusillé (il a dû être plus bête que nocif, mais qu'est-il allé faire ?.....)

La commission prononce ma réforme "pour infirmité grave et incurable" (!)
 Pour fabriquer une prothèse définitive, il faut attendre que les muscles du moignon se soient suffisamment atrophiés pour que sa forme soit stable. Aussi, le premier appareil comporte un manchon en cuir qui se serre sur le moignon avec des courroies ; il s'adapte sur la cuisse avec un cuissard (les appareils "contact", sans cuissard, n'apparaîtront que dans les années 60) et il se termine, non pas par un pied, mais par un pilon. La faible superficie d'appui du pilon fait que pour assurer l'équilibre, il faut se servir d'une canne.

Malgré ces inconvénients, un pilon est un grand pas par rapport aux béquilles car il permet une bien plus grande autonomie.

Je vais pouvoir voyager, et en premier lieu, à Palau.

"Parrain" n'est plus là, et son absence m'attriste ; il manque aussi "Tonton Cali", mort d'un cancer à la gorge.

Hormis leurs disparitions, rien n'a changé. Mémé (71 ans) vit seule ; Yvonne à la boulangerie n'est pas loin ; les Quinta sont à Laroque ; les Dizier toujours en Algérie.

Notre maison a été occupée par les Allemands ; le bas a servi de mess des sous-officiers ; les murs blancs ont été ornés de fresques (dont on retrouve des traces encore aujourd'hui).

Bien sûr mon amputation est cause de peine, mais je suis vivant.

Dans le village, qui lui non plus n'a pas changé, mes galons, mes décorations, ma blessure, font un peu sensation.

De mes copains, manque Jean Obert, parti pour le STO : il n'en reviendra pas ; en Juin ou Juillet, sa mort sera annoncée à sa mère, veuve de guerre de 14, par quelqu'un d'un village voisin, qui y avait assisté. Ma présence à la cérémonie funèbre sera pénible à supporter pour elle. Il manque aussi René Gras (j'avais plutôt connu sa soeur) fusillé parceque milicien ; sa famille a quitté Palau.

La plage d'Argelès, où je vais en charette est méconnaissable : il ne reste pas un pin sur cinq, les trois rangées de maisonnettes en bois entre les pins et la mer ont été démolies : je n'irai plus y passer de vacances.

Début mai, je pense aller en Allemagne retrouver ma CCI. Je vois Salan venu voir son frère dentiste à Nîmes. Je trouve qu'il flirte un peu trop avec les FFI et autres FTP. Il déclare ne pas pouvoir m'emmener. La pénurie d'autres moyens de transports me fait renoncer à mon idée, et je le regrette fort.

En Juin, je vais à Paris, où je retrouve Francis et Jacques en permission (faits prisonniers le 12 janvier à Obenheim (Bas-Rhin) ; évadés le 15 avril et arrivés à Paris le 24).

Je loge chez la mère de Francis, 87, bld St Michel.

Je passe à l'X, rue Descartes, et j'ai le plaisir de lire, écrit à l'encre rouge, en face de mon nom : "exclus de l'Ecole".

Depuis août 44, l'administration aurait pu prendre sur elle de rectifier sans attendre un décret (Francis avait pris la chose avec beaucoup moins de calme que moi et avait envoyé une lettre comminatoire).

Je vois le gouverneur qui me dit que nous allons vraisemblablement y faire une deuxième année complète : bof ! Pourquoi pas ?

Quelques jours avant mon retour à Nîmes, un tapis glisse sous mon pilon. Le moignon se déboîte à moitié de l'appareil ; il se produit un gros oedème. Pas question d'hôpital : Mme Rougé me garde chez elle et me soigne. Je resterai au lit une semaine. Mme Rougé, vieille dame gentille et bavarde, me tient compagnie en me racontant des histoires de famille et de ses enfants.

Dans le courant du mois d'août je vais voir au Pontet, près d'Avignon, le 6ème RIC et ma CCI en partance pour l'Indochine.

Je trouve beaucoup de têtes nouvelles car, des engagés pour la durée de la guerre, seuls les volontaires pour l'Indochine sont restés. La routine du temps de paix a repris le dessus. Les ordres sont venus de rendre le matériel non réglementaire (armes légères

Certains commandants de Compagnie se sont exécutés, le petit doigt sur la couture du pantalon. D'autres pas, planquant carabines et mitraillettes au fond des camions. Pour les autos les gens allaient être coincés à l'embarquement. Je dis à Lebos : "Vous pourriez en mettre des démontées dans les camions" "Je peux pas, dit-il, j'en ai déjà trois". (Quand on reçoit un ordre idiot, on en prend et on en laisse). Le moral n'est pas bon et je ne quitte pas mes gars dans la joie. (cf annexe III).

A la mi-juillet, j'ai reçu une lettre de Francis, qui me dit : "J'ai repris les cours. Je n'y comprends rien, c'est affreux, ou plutôt, ça va être affreux".

Je me suis dit "Tiens, c'est curieux : Francis n'est pas tellement chiadeur pour se remettre à l'étude à l'avance. Peut-être qu'il s'ennuie". Mais dans les derniers jours d'août, Jacques m'écrit comme si j'étais au courant des prochains examens.

Il avait été décidé que tous ceux qui, ayant fait leur première année, n'avaient pas terminé la deuxième, passeraient les examens généraux (examgés) de seconde année sans avoir à reprendre les études. Cela concernait les prisonniers de la promo 38 et la Coccoños, mais je ne le savais pas.

Je réponds furieux à la lettre de Jacques, en traitant tous mes copains de salauds, pour ne pas m'avoir tenu informé de ce qui allait se passer et de m'obliger à faire tout seul une deuxième année. Car je n'ai rien étudié. Pauvre Jacques-le-tourmenté ! C'était bien le dernier à qui j'aurais du écrire cette lettre ! car elle s'adressait à la collectivité et non à lui même.

Finalement, le 10 septembre, je reçois (par les soins de Jacques certainement) un télégramme signé de toute la "coccoños", me disant d'arriver d'urgence.

Exécution : sur le quai de la gare de Lyon, Francis et Jacques sont là. Excuses, explications ; puis : "Tu passes demain en chimie".

"Vous foutez pas de ma gueule ! " "Ouais ; le géné est d'accord pour renvoyer ta chimie à la fin. Tu vas le voir, mais ne lui dis pas que tu n'as pas travaillé car il considère que les examgés sont sérieux".

Il s'agissait de quatre oraux : physique, algèbre, mécanique et chimie à dix jours d'intervalle. En fait je n'avais regardé que la physique pour me distraire et parceque cela m'intéressait. Pour les prisonniers de la 38, cela pouvait être sérieux car, en cinq ans de camp, ils avaient eu le temps de travailler leurs cours.

Il n'en était pas de même pour la Coccoños (dont manque René, encore aux U.S.A.). Mais en uniforme, avec toutes nos décorations, il était évident que nous allions bénéficier d'une certaine indulgence.

Nous sommes logés à l'X, les 38 qui ont connu la rue Descartes, s'y retrouvent avec une joie presque enfantine.

Indications de service.

P

AD PARIS 37 WS



L'Etat n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique. (Loi du 29 novembre 1850.)

ORIGINE.	NUMERIC.	NOMBRE DE MOTS.	DATE.	HEURE.	MENTIONS DE SERVICE.
= 94 DD	PARIS 31791	37	10	1236	=

TELEGRAPHIE AUSSITOT GENERAL BARVA TA CANDIDATUS
 PRENDS PREMIER TRAIN PARIS NOS CONDITIONS SONT
 ES MEME QUE TOI LOGEMENT ASSURE PREVIENS MANTOUX
 ARRIVEE PASSY 26-06 AMITIES = BRAUER AUDIBERT
 HERTZ THOMAS ROUGE MANTOUX =

J. 20077-06



La physique se passe bien. Du cours, j'en connaissais 50 % répartis au hasard. Les diverses questions qu'on me pose tombent dans ces 50 %, sauf la dernière relative à la toute récente bombe atomique (Jean m'a dit par la suite, que c'était lui qui en avait expliqué le mécanisme à l'examineur). J'ai 18, honnêtement, cela valait bien un 16.

Dans huit jours, l'algèbre, ce sera autre chose. J'étais évidemment incapable, en si peu de temps d'ingurgiter le cours. Aussi, je décide de ne faire que des exercices : N° 1 : je lèche mon doigt et feuillette les photocopies jusqu'à trouver la page idoine. N° 2 : etc Cela ne se passe pas trop mal : treize (disons 10). A la sortie, on m'interroge : "Alors ?" "J'ai eu de la veine, je n'ai pas eu de question de cours !" "Qu'est-ce qu'on t'a demandé ?" "Tel truc" "Mais c'est du cours !"

Je l'avais traité comme un exercice.

Bis repetita pour la mécanique.

En dernier, c'est la chimie : première question : "?". Deuxième : "?"
Troisième : "?"

"Qu'est-ce que vous voulez faire dans la vie ?" "De la chimie, Monsieur"
L'examineur et moi avons rigolé un bon coup ! (il m'a mis 10).

Effectivement, sur la liste sur laquelle on indique par ordre de préférence, les postes souhaités, je n'avais inscrit que "Service des Poudres". Pour le petit groupe de la promo 4I que nous étions, l'Administration n'avait pas pu établir une liste de postes offerts. Mon classement au passage en deuxième année m'aurait permis d'obtenir les Poudres ; mon choix était donc normal.

Certains bénéficièrent d'un coup de pouce, sauf ceux qui eurent la décence d'indiquer deux postes et qui n'obtinrent que le second. La seule difficulté que je rencontrerai (mais je ne l'ai su qu'après) vint du Directeur du Service des Poudres, car pour y rentrer, il faut pouvoir courir !!

Et voilà comment je suis sorti 4ème de l'X d'une promotion de six. (Non compris René aux USA, Hertz de la 40 et Pierre de la 39.

Il ne me restait plus qu'à apprendre la chimie.

Et pour finir, une dernière anecdote :

Francis, resté dans l'armée, va partir pour l'Indochine ; une dernière fois, nous déjeunons ensemble avec Jacques. Nous nous quittons à l'angle du Boul'Mich' et de la rue Soufflot.

Jacques et moi, regardons Francis traverser la rue et se perdre dans la foule. Jacques me dit : "Tu vois, il n'est déjà plus qu'un souvenir". Les "Grandes Vacances" aussi, mais comme me l'a écrit Francis en mai 45 : "Joyusement quand même, on a gagné !!!"



ANNEXES

ANNEXE IIA CCI

Elle est équipée de six canons de IO5, répartis en trois sections.

Les calibres des canons en France et aux USA sont donnés en millimètres : IO5, veut dire IO5 millimètres de diamètre.

Par contre, celui des armes légères américaines (pistolets, fusils ...) est exprimé en pouces, ou plutôt en centièmes de pouce : une mitrailleuse de calibre 50, a un diamètre d'un demi pouce, soit 12,7 mm. Cette dualité de mesure dans l'armée américaine provient du fait que, lorsque les Américains entrèrent en guerre en 1917, ils n'avaient pas d'armement ; les Français leur fournirent l'artillerie et les Anglais les armes légères. Et une tradition s'est créée.

Le Personnel

Chaque pièce (on ne dit pas canon), est servie par un chef de pièce (sous-officier) et six servants : pointeur, tireur, chargeur, artificier et deux pourvoyeurs sénégalais ; elles disposent de deux camions, l'un pour tirer le canon et transporter le personnel, l'autre chargé de munitions.

La section a à sa tête un sous-lieutenant et un adjudant ; elle compte en outre une équipe d'observation et de transmission (observateur, radio, deux téléphonistes) et bien sûr, les chauffeurs. Un capitaine est à la tête de la compagnie ; la section de commandement lui est directement rattachée (administration, cuisine, ravitaillement, transmissions).

L'effectif théorique est :

	Off.	S/Off	Hommes de troupe		Total
			Blancs	Noirs	
Section	I	3	18	6	28
Compagnie	4	II	66	27 (x)	110

(x) dont un sous-off "indigène"

Les canons

Ce sont de petits engins tout mignons. Le tube mesure à peine plus d'un mètre de long ; en batterie, c'est-à-dire en position de tir, les deux flèches écartées et reposant, non plus sur leurs roues, mais sur une petite plateforme, ils sont moins hauts qu'une table quand le tube est horizontal.

Légers et maniables, ils se révéleront bien adaptés à leur mission d'appui rapproché, quoiqu'un peu fragiles.

La cartouche (obus, plus douille en laiton) pèse 22,5 Kg. La poudre dans la douille est divisée en cinq sachets (cinq charges).

Suivant la distance, on tire en charge un, deux cinq.

(Les charges inutilisées, serviront à faire des feux de joie !!!)

En les entassant autour de douilles vides placées verticalement, on obtient un bruit de sirène : ce n'est pas réglementaire).

La portée maximum (en charge cinq) est de 5 Km. Quand on tire à moins de 1,5 Km, en charge I, le recul est très faible et avec du personnel bien entraîné, on peut arriver à tirer 25 coups en une minute (et non pas "par minute", car d'une part le matériel souffre, mais surtout le chargeur qui doit manipuler plus de 500 Kg en une minute ne saurait maintenir cette cadence longtemps.)



ARCHIVES
POLYTECHNIQUE



Les véhicules

Une section a en propre deux jeeps avec remorque et deux camions dont un avec remorque. La CCI totalise huit jeeps et seize camions. Les camions sont des Dodges six roues de 1500 Kgs de charge utile (en fait le plus souvent chargés à 2 tonnes). Ils tirent soit un canon, soit une remorque de 1 tonne.

Tous les véhicules sont "tous terrains" ; en plus du levier de vitesses habituel, il en est deux autres : l'un enclenche la traction sur les roues avant, l'autre démultiplie les vitesses. Robustes (la longévité de la jeep le montre bien) et maniables, ils peuvent monter à pleine charge des pentes importantes. Ils ont un défaut : l'absence de blocage du différentiel : quand, dans le sable ou la boue, une roue tourne à vide, le véhicule est immobilisé. Il faut avoir recours au treuil dont 50 % d'entre ces camions sont équipés. Ce défaut nous gênera beaucoup dans la boue.

Les transmissions

L'équipement radio comprend des talkies-walkies d'une portée de 3 Km, des postes un peu plus lourds portant à 5 Km et des postes à plus longue portée fixés sur les Jeeps.

En fait, il s'agit là de chiffres théoriques, qui au combat, devront être divisés par deux et même par trois ; par ailleurs, les troupes françaises ayant été équipées à l'économie, nous aurons rarement notre dotation au complet.

Aussi nous aurons recours le plus possible au téléphone. Les postes sans piles réduits à un combiné, ont une portée de plus de 5 Km. Le fil, léger est fait pour être abandonné, mais nous étant donné la faiblesse de nos dotations, nous le récupérerons soigneusement, récupérant aussi celui déroulé par d'autres moins précautionneux.

LES TRACIS

Les tracs sont des véhicules à chenilles utilisés pour le transport de matériel et de personnel dans les zones à terrain difficile. Ils sont particulièrement adaptés aux opérations de secours et de ravitaillement en montagne ou dans les zones de haute altitude.



Les tracs sont utilisés pour le transport de matériel et de personnel dans les zones à terrain difficile. Ils sont particulièrement adaptés aux opérations de secours et de ravitaillement en montagne ou dans les zones de haute altitude.

Les armes légères

Les officiers, les sous-officiers et le personnel mobile (radios ...) est muni de carabines ou de mitraillettes ; le reste de fusils. Les mitraillettes sont lourdes ; les allemandes sont mieux. Les carabines elles, sont au contraire légères et maniables, mais elles sont malgré tout encombrantes et en général, moi je ne serai pas armé.

Quant aux fusils, ils sont eux fort encombrants. Aussi à chaque opération, nous avons "perdu" des carabines et des mitraillettes, venant en remplacement des fusils qui restèrent au fond des camions. Comme armes collectives, il y a quelques mitrailleuses ordinaires et quatre ou cinq mitrailleuses de 12,7 montées sur tourelle sur des camions pour la défense anti-aérienne. (Elles ne serviront jamais). Et en plus, quelques bazookas, tirant des fusées à charge creuse (contre des chars). La charge creuse a été, plus que les fusées, la grande invention de cette guerre. Imaginez un cylindre d'explosif dont une face est creusée en cône ; la force de détonation se concentre sur l'axe du cylindre, sous forme d'un dard et on arrive ainsi à percer des blindages épais avec un petit poids d'explosif. A l'entraînement, j'ai vu des grenades lancées par fusil (on les enfila sur le canon et on tire une cartouche spéciale), d'un diamètre de 3 à 4 cm, faire un trou de 20 cm de profondeur dans un blindage : tous les assistants ont été stupéfaits.

Dans l'armement, on peut compter aussi le masque à gaz. Au cours de la guerre 39/45, on a beaucoup craint la guerre chimique ; en 1939, toute la population civile a reçu des masques à gaz. Mais, bien que les recherches aient été poursuivies par tous les belligérants (et que les Allemands aient trouvé quelques trucs pas mal), personne n'a osé s'en servir le premier.

(Il est fort possible qu'il se passe la même chose pour l'arme atomique ; c'est pourquoi la dissuasion ne doit pas faire négliger les armes conventionnelles).

Quoi qu'il en soit, nous avons gardé les masques à gaz (dans les bagages) jusqu'au débarquement.

La nourriture

L'intendance américaine fournit différents types de rations. Pour les mess d'officiers : de somptueuses conserves de dinde, de jambon : nous, nous n'y avons pas droit, sauf en les achetant à des recéleurs. Un cran bien en dessous, les rations collectives pour les périodes de repos : ces conserves que nous ne toucherons qu'en France, serviront surtout de monnaie d'échange avec les paysans. En opération, on dispose des rations C, K et D.

La ration C comprend deux boîtes de conserve de 1/4 environ. Dans l'une le plat de résistance : meat and beans, meat and potatoes, meat and vegetable stew ; toujours la même chose, on en a vite ras l'estomac. (Il existe des rations garanties sans porc, pour les musulmans et les juifs).

Dans l'autre, les accessoires, galettes, sucre, boisson déshydratée ; cette boîte remplie de sable et d'essence sert de petit réchaud, pour réchauffer la première.

La ration K est la ration de combat. C'est une boîte de carton paraffiné (environ 20x12x3 cm) qui contient une conserve à manger froide (paté, omelette au jambon ...) des galettes, une boisson déshydratée (jus de fruit, café, lait) quatre cigarettes, des allumettes et pour celle du petit-déjeuner du papier hygiénique.

La ration D est la ration de réserve ; celle que l'on a toujours sur soi, mais qui ne sert que lorsque on ne peut être ravitaillé. C'est une tablette épaisse de 150 g environ d'une sorte de chocolat probablement enrichi. Il m'est arrivé de me nourrir deux jours de suite de cette ration D sans avoir faim.

ANNEXE IILettres de mes gars

Giordani - 20/3

.... Nous vous aimions beaucoup, et vous le savez bien. Votre perte a été un coup dur pour nous...

Pourquoi avoir le cafard, mon lieutenant ? Non, il ne faut pas, et je me permets de vous dire (je m'excuse de cette liberté) que c'est ridicule. Si chaque Français avait autant de boches sur la conscience que vous, il serait heureux

(NB "sur la conscience" ce n'est probablement pas ce que Giordani a voulu dire. Mais par ailleurs, eh bien ! justement, je ne sais pas si j'ai tué ; mais je n'ai jamais eu l'occasion de voir le "résultat" de mes tirs.

Maurin - 23/3

..... vous ne pouvez pas vous imaginer la peine que cela nous a fait, le jour où nous avons appris votre blessure. Cela faisait tellement longtemps que nous étions ensemble. Nous avions l'habitude de travailler ensemble depuis plus d'un an et demi et il ne nous semblait pas possible, que parmi nous, il y eut un jour quelqu'un de blessé ...

Mon radio - 22/3

(j'ai été infichu de retrouver son nom et sa signature est illisible)

.... Il a fallu que vous abandonniez votre équipe momentanément pour que la chance vous échappe ...

ANNEXE III

La fin de la CCI .

<u>Les pertes</u> :	TOULON	7 blessés
	LE DOUBS	2 blessés
	ALSACE	3 morts, 5 blessés
	ALLEMAGNE	3 morts, 5 blessés
	TOTAL	6 morts, 19 blessés

Cela peut paraître peu pour un effectif de 110. Cependant, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'une unité d'artillerie dont le personnel est moins exposé que le sont les fantassins.

La répartition de ces pertes est la suivante :

Officiers : 10 blessures, dont deux graves, sur un effectif moyen de 5
Equipes d'observation et transmission (hors officiers) : 8 dont 4 morts
et 2 blessés graves sur 15.

Pièces : 9 dont 3 morts, 2 blessés graves sur 60.

Services : 0 sur 30.

Les morts et blessures en Allemagne se produisirent en grande majorité lorsque les deux pièces de mon ancienne section sautèrent sur des mines, en convoi sur route (à qui la faute ?).

La campagne d'Allemagne.

Voici ce que m'écrivait le Colonel Dessert, le 6 mai 45 :

"Ne regrettez pas trop d'avoir quitté le régiment, car vous n'auriez "
" pas vécu des heures aussi poignantes que celles que nous avons "
" connues au nord de Mulhouse."

"En Allemagne, cela sentait déjà la fin ; les résistances furent "
"sporadiques et peu organisées, sauf dans quelques cas particuliers. "

"Le 6ème évidemment, continue, mais il y a eu de tels changements "
"depuis la Corse, que l'ambiance n'y est plus tout à fait la même. "

"Je pense d'ailleurs que la relève coloniale commencera sous peu "
"alors que le vieux Sixième aura vécu"

(Dessert sera tué en Indochine dans une embuscade, alors que sa jeep était escortée par des gars de ma section (Combres, gueule cassée, Céleste l'ex-chauffeur de Benest, tué).

La fin d'une guerre amène toujours une baisse de tonus ; des gens réunis pour faire quelque chose d'exaltant, se trouvent tout d'un coup sans but ; la mutation est difficile, surtout si l'encadrement ne sait pas agir pour finir en beauté.

Et pour la CCI, ce fut le pire qui arriva, en grande partie à cause du capitaine qui nous était arrivé à la mi-janvier.

Voici quelques extraits de lettres de Maupéou :

5/3 - Venant de l'artillerie lourde de corps d'armée, sans expérience, imbu du règlement, (Erny) s'est mis à tout chambouler.

Il veut faire de cette CCI souple qui s'est toujours tirée d'affaires, malgré les pires difficultés, quelque chose de rigide, s'interdisant toute fantaisie, toute entorse au règlement sacré.

Gracieux (commandant en second du régiment) nous a quitté. C'est dommage ; en partant il m'a dit "Tachez de maintenir cette belle CCI".

Je n'ai pas osé lui dire qu'il faudrait commencer par changer de capitaine.

10/3

Ses modifications à l'organisation intérieure ne tarderont pas à prouver d'elles mêmes leur ineptie. Ce qui est plus grave, c'est qu'à la suite d'une dégelée de punitions, de remarques blessantes et de ricanements satisfaits, le nouveau patron a écoeuré tout le monde

Giordani n'a pas la cote, et la section en souffre.

I/5

On n'a pas pu le noyer (au passage du Rhin). Quand les choses vont vite, il est inoffensif parceque débordé. Mais comme il n'est jamais là où il devrait être, notre cote s'en ressent.

29/6

Albrieux est là. La popote, il ne manque que vous pour compléter la brochette des Croix (avec Benest) ; il n'y a pas tellement de Compagnies où l'on puisse en aligner trois.

On ne reconnaît plus la CCI : les hommes qui ne sont pas volontaires pour l'Extrême Orient ont été mutés comme des malpropres, déshabillés et rhabillés en FFI, envoyés dans des régiments FFI. On leur refuse l'insigne du Régiment. C'est dégoûtant comme procédé.

Les fusils ont repris la place des carabines et mitraillettes obtenues par un long travail de fourmis. Ceux qui ont fait exécuter sans truquer cet ordre idiot le regretteront certainement en Indochine.

° 0 °

Si j'ai cité ces extraits de lettres, c'est pour montrer combien l'atmosphère, l'allant d'un groupe d'hommes dépend de ceux ou plutôt de celui qui est placé à la tête.

Debay avait eu le mérite de faire de sa CCI (unité de type nouveau dont la doctrine d'emploi n'existait pas), un ensemble souple, décentralisé, de gens polyvalents, sachant prendre des initiatives et des responsabilités. Son action au combat se bornait à tenir informés ses chefs de section de ce qui se passait autour d'eux ; on a pu se rendre compte combien cela était important. La discipline n'était pas plus mauvaise qu'ailleurs et elle était librement consentie. S'il a été informé de la fin de la CCI ; il a du être fort triste.

ANNEXE IVL'AMPUTATION

Les problèmes physiques, physiologiques, psychologiques que posent une amputation varient selon la nature de la blessure, son emplacement et surtout selon les individus.

Un moignon déchiré et raffistolé amènera plus de douleurs ; il vaut mieux souvent couper plus haut, en éliminant les chairs meurtries.

Il vaut bien mieux perdre un pied qu'une main. La gêne augmente avec le nombre d'articulations qui manquent. (Cheville, genou, hanche).

Les prothèses ont fait beaucoup de progrès depuis 1945, mais peut-être pas les prothésistes. Ils font un travail d'artisan ; chaque appareil est une création ; pour un même individu une prothèse n'est pas identique à une autre. Pour qu'une prothèse de jambe soit bonne, il faut que la hauteur soit bonne ; il faut surtout que l'angle que fait le pied avec la jambe (il n'y a pas d'articulation à la cheville) soit bien adapté : trop grand, il faut un mouvement de hanche pour soulever le talon ; trop fermé : on tombe en avant.

Or les prothésistes ne savent pas en général le faire correctement (ou n'en prennent pas la peine). C'est au mutilé lui même de le faire ; pour cela, il faut qu'il soit un peu ingénieux.

Tous ne le sont pas et c'est pourquoi beaucoup d'amputés de jambe marchent mal.

Cet angle donné au pied fait que, en station debout, ce n'est pas le talon qui appuie, mais la plante du pied. Alors, ou bien c'est l'autre jambe qui supporte seule le poids du corps, ou bien on doit faire un effort de la hanche pour reporter la charge sur le bout de la prothèse. C'est pourquoi la station debout, immobile est fatigante.

Pour marcher, il faut soulever le talon ; si l'on marche suffisamment vite, on profite de l'inertie du corps ; si l'on marche lentement, il faut alors un effort de la hanche : c'est pourquoi je n'aime pas faire du lèche vitrines ou me promener lentement.

Certains amputés souffrent de diverses complications (escarres provoquées par le frottement de l'appareil ou furoncles). Je n'ai eu des problèmes qu'à deux occasions.

La première en 1947 (nous étions en train de déménager de Paris à Sorgues) : l'extrémité du moignon s'est mise à suppurer et j'ai été obligé de reprendre les béquilles. Un chirurgien de Montpellier ami des Canals, me dit que c'était probablement un petit éclat ou une esquille qui se promenait et qu'il fallait ouvrir : tu parles !! J'ai attendu quelques semaines de plus. La suppuration s'est arrêtée d'elle même et n'a jamais repris.

En 1954, à Washington, j'ai eu un furoncle. Un médecin type boucher, me l'a crevé d'un coup de bistouri après une anesthésie toute superficielle et a complété le tout par une dose d'antibiotiques à assomer un boeuf. Le furoncle a guéri, mais il est resté un kyste qui s'infectait périodiquement et que je crevais moi même avec des épingles ou des ciseaux ; finalement j'en ai été débarrassé par quelques séances de rayons X.

La coupure des nerfs et leur dégénérescence est cause de douleurs ; leur intensité dépend des individus, mais si quelqu'un souffre plus qu'un autre est-ce parceque sa douleur est plus forte ou parcequ'il la supporte moins bien ?

Je dois dire tout de suite, que moi, je n'ai pas à me plaindre ; question de tempérament.

Ces douleurs sont de deux types.

Une sensation plutôt qu'une douleur, pratiquement continue que l'on ressent lorsque l'esprit n'est pas occupé, un instant plus forte quand on se couche, à la décompression du moignon. On parle de "membre fantôme", c'est-à-dire l'impression d'avoir mal ou simplement de sentir la partie manquante. Peut-être ai-je eu au début cette impression, de sentir mes orteils, mais je ne suis pas sûr que cela n'était pas une idée. En tout cas, aujourd'hui, je ne l'ai plus.

Plus graves sont les crises de névrite. Certains mutilés en ont fréquemment. Je n'en ai pas eu avant 1958 et actuellement, c'est une à deux fois par an.

Ce sont des douleurs très fortes, en coups de lance, qui reviennent régulièrement toutes les vingt, trente secondes : seul remède, un analgésique. Celui que j'utilise est le palfium ; ma consommation est de l'ordre de trois à quatre comprimés par an.

A ce propos, je dois dire que je comprends que l'on puisse se droguer au palfium. Bien que la dépendance ne commence qu'avec une consommation très forte, il me semble que j'ai dû petit à petit augmenter les doses : là où il y a vingt ans il me fallait un demi comprimé, il m'en faut maintenant un entier, sans arriver à retrouver la sensation formidable des premières fois, celle de ne plus sentir son corps, le poids des draps on vole dans le vide.

Reste le côté psychologique. Certaines personnes croient que le mutilé doit se sentir un résidu, un monstre. Moi, je n'ai jamais eu cette idée là. Je n'ai jamais craint de me montrer en short, en maillot sur la plage ; tout au plus, je fais attention à ne pas choquer les enfants, essayant de leur expliquer simplement la chose (les chiens aussi sont intrigués : l'odeur des deux jambes n'est pas la même.)

Je sais que tous les mutilés ne réagissent pas ainsi : à Rangiroa, une hôtesse a trouvé extraordinaire cette simplicité, son père n'aurait jamais osé se montrer. Notre ami Monition, amputé d'un bras et d'une jambe, ne s'est jamais baigné en public.

Je n'ai pas tellement regretté de ne pas pouvoir "faire comme les autres" ; danser ? Je n'avais jamais été très bon danseur. Le sport ? Le rugby ? L'athlétisme ? Bof !!!

La marche m'a manqué certainement ; je me rappelle une crise de moral, un jour à Cauterets, que j'étais parti seul et que j'ai dû renoncer à aller plus avant.

Finalement, mon seul regret aujourd'hui serait de ne pas avoir fait de plongée sous-marine. A dire vrai, c'est une idée qui m'a pris fort tard, et il n'est pas du tout sûr que j'aurais plongé étant entier. L'important pour moi, ce serait de "pouvoir oublier".

Je veux dire, être gêné le moins possible par les petits actes de la vie quotidienne qui sont rendus plus difficiles, changer de pantalon, changer de chaussures, se doucher, se baisser (à cause d'un problème d'équilibre) etc ... Enlever l'appareil, le remettre, la barbe !! Finalement, on se fait à tout, et je ne suis pas un martyr, même si quelquefois, je peux avoir un coup de cafard.

ANNEXE VBIBLIOGRAPHIE

- Les opérations militaires (Robert Aron : Histoire de la Libération
 Les excès de la Libération ((
- La préparation du Débarquement (Henri Noguères : Histoire de la
 en Provence (Résistance (dernier Tome)
- Les restrictions (Henri Amouroux : La Vie des Français
 (sous l'Occupation.

° 0 °

Noguères n'a pas fait oeuvre d'historien mais d'historiographe.

Il donne une foule de détails mais pas de vues d'ensemble et il ne présente aucune critique historique. Il magnifie trop le rôle des FFI dans les opérations militaires.

Si la Résistance a joué un rôle majeur et indiscuté en matière de renseignement, sabotage, harcèlement de troupes en retraite (actions dont l'importance a été reconnue par le commandement Américain) les FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) n'ont joué qu'un rôle mineur dans les batailles rangées, encadrés qu'ils étaient par des gens, courageux et entraînés d'hommes certes, mais qui n'avaient en général aucune formation militaire leur permettant d'affronter des troupes aguerries et organisées.

Et les Allemands que j'ai eu en face de moi, s'ils ont manqué d'aviation et dans une certaine mesure, d'artillerie, sauf à Mulhouse, se sont toujours défendus avec acharnement.

Ma seconde critique à Noguères réside dans l'estimation du nombre d'assassinats et d'exécutions sommaires perpétrées à la Libération.

Certains parlent de 100.000 ; Noguères dit 4800 ; Aron l'estime à 30/40 000. Noguères trouve le calcul de Aron compliqué : il ne le critique pas autrement et avance son propre chiffre sans le justifier.

Moi, je trouve que la démarche suivie par Aron est honnête et raisonnable.

Enfin Noguère s'élève avec force contre ce que dit Aron du Parti Communiste.

S'il est possible qu'il n'y ait pas eu tentative de coup de force par FTP (Francs Tireurs et Partisans) interposés, il faut être naïf comme le sont toujours les socialistes vis à vis du PC pour nier que ce dernier avait réussi à noyauter la majorité des organismes de la Résistance et qu'il a fallu toute la roublardise de De Gaulle pour les éliminer.

Pour preuve de cette naïveté, je citerai l'exemple de Montpellier, où pour défendre de Chambrun dit "Ravel", Noguères fait appel au témoignage de ... Ravel lui-même.

La Résistance a soulevé tant de passions politiques (tout comme la Révolution de 1789), qu'il faudra pour avoir une étude impartiale un historien étranger (probablement américain).

° 0 °

"La bataille et la libération de Toulon"

de Paul GAUJAC présente uniquement l'intérêt de citer mon nom deux fois (p 190 et 232), je n'ai pas encore compris pourquoi.

ANNEXE VIRappel chronologique

I942	Novembre	8	Débarquement allié au Maroc et en Algérie
I943	Mai	20	Fin des combats en Afrique (Tunisie)
	Juillet	3	Débarquement allié en Sicile
	Octobre	3	Libération de la Corse
	Décembre	8	Les troupes françaises sont engagées en Italie
I944	Janvier	I5	Début de la bataille de Cassino
	Mai	I3	Les troupes françaises percent la ligne de résistance allemande à Cassino
	Juin	4	Prise de Rome
	Juin	6	Débarquement en Normandie
	Août	8	La Division Leclerc est engagée en Normandie
		I5	Débarquement en Provence
		24	Libération de Paris
	Novembre	2I	Libération de Mulhouse
		23	Libération de Strasbourg
	Décembre	I6	Offensive allemande dans les Ardennes (stoppée le 26) et liquidée le I6 janvier
I945	Janvier	I	Offensive allemande pour reprendre Strasbourg (stoppée le IO)
	Février	2	Libération totale de l'Alsace
	Mars	8	Passage du Rhin
	Mai	I	Prise de Berlin (par les Russes) Hitler s'est suicidé la veille
	Mai	8	Reddition de l'Allemagne
	Août	6	Bombe atomique sur Hiroshima
		I4	Reddition du Japon